

Texte 7. Homo reigiosus. : additions (62 p.)

Ce texte a été mis en place le 18/11/24

Cliquez sur le chapitre que vous souhaitez lire.

Contenu

1. Le jugement de Dieu.	2
2. Le jugement d' une personne decedée.	3
3. La religion érotique chez les kikuyu (mau-mau).	5
4. La société secrète.	9
5. Le peuple léopard.	11
6. Incantation.	13
7. Le serpent mythique.	14
8. Le faiseur de pluie.	16
9. L'initiation sexuelle.	18
10. L'initiation sexuelle (suite).	20
11. Le viol rituel.	22
12. Funérailles d'un magicien.	24
13. Métamorphose.	26
14. Lancer du destin.	28
15. Ancêtres.	30
16. Dieu	32
17. Clitoris.	34
18. Il y a phallus et il y a phallus sacré.	35
19. Féticheuses.	37
20. Une société secrète de femmes.	39
21. Du masque au masque sacré.	41
22. Le juge comme interprète d'un esprit.	43
23. La croyance en la "magie"	45
24. Le jugement de Dieu sur le(s) naturisme(s).	47
25. La Déesse Mère.	49
26. Une sorcière.	51
27. Les Vestales.	52
28. La danse de l'argie.	54
29. Erotisme et religion.	56
30. Axiomatique.	58
31. Tantra.-	60

1. Le jugement de Dieu.

Bibl. :

-- Th. Van Baaren, *Doolhof der goden* (Labyrinthe des dieux), Amsterdam, 1960, 195v.

-- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 126/128.

Préposition : “Acte qui vise à provoquer en justice une décision directe de la divinité”. La définition de Van Baaren, comme l’ensemble de l’ouvrage, met l’accent sur “la divinité”. L’événement doit être spectaculaire et miraculeux de telle sorte que la puissance de la divinité ne laisse aucun doute. On le teste par rapport à un modèle.

L’acte d’accusation. Déjà l’acte d’accusation nous fait entrer dans la sphère du sacré ou de l’occulte. Lantier fournit des modèles : cracher trois fois en direction de la cabane du malade, proférer des menaces avec des gestes inquiétants, aller seul dans la forêt la nuit pour déterrer des cadavres d’animaux, prendre l’apparence d’un chien pour aboyer à la cabane.

Pour nous, modernes et postmodernes, ces allégations semblent grotesques mais, dans une culture encore baignée dans le sacré, de telles accusations prennent tout leur sens.

Le jugement de Dieu. Le magicien de la tribu prépare un mélange ou un sirop de plusieurs plantes - logoniaceae ou euphorbiaceae - et le verse dans un récipient en terre. Le peuple se rassemble. L’accusé est contraint de boire la drogue.

Le magicien dose de manière à ce que l’effet ne soit fatal que dans un cas sur trois. L’accusé frappé de paralysie générale s’effondre ; sa tête enfle, ses yeux se gonflent, sa langue épaisse et blanchissante sort de sa bouche.

Jugement . -Si l’accusé urine et saigne du nez, alors il est innocent. S’il meurt, alors il est coupable.

Note... - La description de Lantier s’en tient à ce qui est observable de l’extérieur. Il n’est pas évident qu’une divinité contrôle ce processus de changement. Ce qui est clair dans le contexte, cependant, c’est que Lantier donne la priorité soit à l’esprit ou aux esprits des plantes, soit au fétiche - par exemple, le vase en terre - qui n’existe pas sans les esprits ancestraux (en particulier le père primitif), comme “cause” du surnaturalisme. Que les deux soient souvent distingués des divinités au sens strict est certain.

Conséquence : la définition de van Baaren doit être mise à jour : au lieu de “la divinité” vient “un être supérieur” (qui peut être une divinité, bien sûr).

Remarque. - Lantier insiste sur les nombreux abus qui se produisent soit à cause du mage, soit à cause des accusateurs. Surtout le mage succombe par exemple aux royaumes de possession.

Note. - Les cultures islamisées. - Par exemple, au Nigeria. La classe sociale supérieure est islamique (blanche mais fortement mélangée à du sang noir). Elle subjugué les populations animistes (c'est-à-dire croyant en l'existence d'âmes, d'esprits et de divinités) et fétichistes d'origine négro-africaine.

Le jugement de Dieu est le meilleur moyen pour cette classe supérieure de se débarrasser des membres de la population noire qui posent problème. Le chef de village islamique, par exemple, a des partisans ou des “agents” payés dans le clan noir local pour trahir et dénoncer celui qui dérange. Dans ce cas, le magicien joue un rôle douteux, pouvant conduire l'accusé à sa mort.

Note. - L'auteur, o.c., 128ss., voit une sorte d'évolution à l'œuvre. Ce que les plantes (et les êtres supérieurs qui leur sont attachés) sont dans le cas précédent, cela se transforme - selon Lantier - en fétiche. Ainsi, en Haute-Volta, la “ tinse “. Il s'agit d'une cruche d'argile portant des signes que le féticheur appliquait lors d'un rite traditionnel.

Les signes archaïques, selon l'auteur, sont un langage convenu qui donne accès à l'autre monde : ils font appel aux ancêtres pour qu'ils donnent au féticheur la capacité de “voir dans l'invisible”. Une fois les signes présents, le magicien utilise ses mains pour enduire la jarre d'un mélange de sang de poulet, de chèvre et de caméléon. Ce geste avec le sang sacrificiel - dit toujours l'auteur - est un appel aux êtres sacrés. Une fois les rites nécessaires et suffisants accomplis, le peuple est convaincu que les esprits sont obligés d'accepter les propositions du peuple. La tinse peut alors être utilisée pour déterminer la culpabilité ou l'innocence, l'expiation ou le jugement, comme nous l'avons vu il y a un instant avec le mélange de plantes.

2. Le jugement d' une personne decedée.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 130/132.

Le cadavre d'un jeune homme assassiné a été retrouvé dans la nature. Le coupable n'a pas été retrouvé. Le chef du village ordonna donc une enquête basée sur l'interrogation des esprits.

Les villageois se rassemblèrent en cercle autour d'une pièce soigneusement nettoyée. Une jarre contenant les ossements des ancêtres comme fétiche était prête. Le chef du village entouré de ses serviteurs s'installa sur un siège en bois près de la jarre sacrée. Des hommes masqués apportèrent le cadavre à l'intérieur du cercle et le placèrent sur une natte non loin de la jarre.

Le magicien dans sa parure se mit à danser et à appeler les esprits par des cris. Le tintement des cloches résonnait puissamment à chaque pas de danse. Le chef ordonna la fin de la danse. Le cadavre fut roulé dans la natte et ligoté, mais avec la tête à l'extérieur de la natte.

Six hommes qui avaient pris des drogues soulevèrent le mort sur leurs épaules. Sautant en faisant au rythme du tam-tam, ils le transportèrent à l'intérieur du cercle. Une odeur insupportable se répandit. Sur l'ordre du chef, la procession s'arrêta.

Le magicien s'approcha du mort. D'une voix solennelle, il demanda au mort s'il était puni pour une violation des règles tribales. Sur quoi les porteurs commencèrent à marcher quelques mètres pour s'immobiliser soudainement : le cadavre faillit tomber sur la gauche mais fut rattrapé à temps. L'esprit du mort se manifesta : en tombant sur la gauche, il voulait dire qu'il n'avait violé aucune règle.

Le magicien demanda alors s'il avait été tué par quelqu'un du village. Le cadavre tomba à droite. Ce qui était une confirmation.- Le chef du village présenta une liste de suspects. Aux deux premiers noms, le mort répondit par la négative ; au troisième, le cadavre tomba à droite.

“La foule poussa alors un long hurlement, modulé si étrangement qu'il me fit frissonner. Elle entend encore cet incommensurable déchaînement (...) “ (o.c., 131). Le cercle des villageois se referma soudain autour du malheureux accusé. Sur un geste du chef du village, le cercle s'ouvrit. L'accusé - bien qu'horrifié - s'enfuit aussi vite qu'il le peut, pour disparaître dans les hautes herbes en poussant des cris d'angoisse.

L' auteur . Le Congolais qui m'accompagnait a dit : “Il est allé mourir dans la nature. “Je ne vous comprends pas”, lui dis-je incrédule. “Les temps anciens sont révolus. Si personne ne le poursuit pour le rencontrer, il peut arriver en ville et trouver wo

“Non” répondit mon compagnon. “Il ne sert à rien. Les esprits ont maintenant coupé quelque chose dans sa tête. Regardez, les vautours volent déjà au-dessus de lui. Une telle chose est un signe qui ne ment pas. Dans quelques heures, il cessera de marcher. Il s’allongera, le nez contre la terre. Il se laissera mourir. Les vautours sont les messagers de nos ancêtres : ils écraseront son crâne et mangeront son âme” (o.c., 132).

Note . - L’auteur, o.c., 126.- La société primitive ne connaît la paix que si l’ensemble du groupe observe très scrupuleusement les coutumes, c’est-à-dire les règles de comportement “sanctifiées” par la tradition. C’est l’expression de l’ordre qui régit les choses. En ce qui concerne les affaires judiciaires, la société archaïque n’a que deux verdicts : soit la peine de mort, soit l’exil. Ce dernier est un châtement pire car il s’agit de la condamnation à une mort lente et effrayante. Puisque, à ses yeux, le châtement est imposé par une puissance invisible et mystérieuse, le condamné sait qu’il est par nécessité banni de ce monde. Et ce, même de la part de ses propres enfants, par exemple, qui vivent dans une peur indicible.

Note ... - Le rôle du fétiche.

Le fétiche - dans le cas précité une jarre consacrée - possède un pouvoir qui est judiciaire. La jarre d’armoire crée le contact avec le monde des ancêtres, surtout les premiers ancêtres. Souvent, la jarre d’armoire présente des signes qui contiennent un appel à ces esprits élevés. Le fétiche est créé par l’ordination d’un homme ou d’une femme fétiche qui, au moyen de toutes sortes de sacrifices, s’attire la faveur des ancêtres, oui, la perpétue de sorte que le groupe puisse y revenir encore et encore à travers les nombreuses circonstances - le fait que des tromperies et autres soient commises ne viole pas ce noyau sacré.

3. La religion érotique chez les kikuyu (mau-mau).

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 273/286 (Une civilisation de la masturbation). (Une civilisation de la masturbation).

J. Kenyatta (1893/1978), premier président du Kenya en 1964, a écrit un livre, *Au pied du mont Kenya*, Paris, 1967, dans lequel, selon Lantier, il reproduit de nombreux stratagèmes mystérieux des Kikuyu mais qui doivent être mis à l’épreuve des observations des observateurs sérieux, notamment des missionnaires.

Curieux : le livre est dédié à “ toute la jeunesse africaine déshéritée pour perpétuer le contact avec les esprits ancestraux “.

Pour l'anecdote, les Mau-Mau sont devenus célèbres pour leur rébellion (1952/ 1956) que les Britanniques ont réprimée dans le sang.

Mythe.

Un mythe est une histoire consacrée de l'origine ou du futur à laquelle une culture "mythique" se réfère pour résoudre ses problèmes - Le père primitif des Kikuyu est Lord Mumbere, le fils de l'Orgasme. Sans l'intervention d'une femme, son sperme a créé le premier être humain, le Kikuyu. Dès qu'il fut sur terre, il fit une statue d'argile dans laquelle il ménagea une cavité pour son pénis. Un événement magique s'ensuivit : la statue prit vie et devint la première femme, Moombi ("celle qui crie de bonheur"). Des communautés sexuelles des Kikuyu et des Moombi naquirent neuf filles qui devinrent à leur tour les matriarches des neuf clans qui composent encore la tribu des Kikuyu.

Culture sexuelle mythique.

Dans ce cadre mythique, la femme a pour mission la cuisine et l'amour, d'où ce qui suit : la courtoisie veut que l'homme prête sa femme à l'invité après un repas. S'il en a plusieurs, c'est la première qui va coucher avec l'invité. Mais souvent, elle abuse de son premier rang et s'offre. En effet, elle est généralement négligée par son mari malgré la sainte " coutume " qui veut que l'homme soit obligé de se relayer avec toutes les femmes. Pour freiner ses abus, plusieurs clans introduisent comme coutume que la première épouse n'a pas droit à l'hospitalité sexuelle. Parfois, un homme achète une jeune femme qui doit se montrer à la hauteur de cette hospitalité. Il choisit avec une grande préférence une femme aux fesses et aux cuisses lourdes, ce que les Kikuyu apprécient beaucoup.

La vraie raison.

La préférence pour ledit abdomen féminin n'est pas motivée par l'unification très fréquente en Afrique à l'image des singes. Ici, le seul mode d'unification est celui du face à face. Si un homme s'approchait autrement de sa femme, il serait accusé soit par sa femme, soit par les inévitables voyeurs auxquels il faut s'habituer : à coups de bâtons et de pierres, il serait chassé du village pour errer et finalement mourir.

Ngweko.

Ce terme peut être traduit par "masturbation rituelle". Cela révèle le mythe, base de la religion. Chaque village possède un "thingira", une hutte élaborée dédiée à l'amour. Dans ce thingira - construit selon les règles locales - tous les actes sexuels entre couples ou en groupe sont recommandés, à

l'exception de la pénétration générale du pénis. Les jeunes se rendent au thiringa avec la certitude pratique d'y rencontrer de nombreux partenaires, de jour comme de nuit. La nuit surtout, c'est bondé. Chacun est censé apporter de la nourriture et des boissons qu'ils consomment ensemble. Les jeunes hommes se déshabillent complètement tandis que les filles enfilent un tablier protecteur en peau de chèvre pour empêcher le pénis en érection d'entrer. La fille est autorisée à s'adonner à toutes les formes que lui dicte son imagination, à l'exception de l'intrusion : le jeune homme qui s'en rend coupable est exclu du clan.

Au cours du Ngweko, les jeunes hommes sont tenus de faire preuve de déférence envers les filles. Ainsi, ils ne peuvent dormir que le visage tourné vers l'autre. L'idée de base est que la virginité de la femme non mariée est un devoir absolu : son utérus est le sanctuaire dans lequel le père primitif dépose son sperme pendant que le jeu amoureux est en cours.

Le contrôle de l'âme.

Bibl.. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 87ss .

L'auteur était au Cameroun, parmi ce que les Peuls islamisés appellent les " Kirdi " (" nus "). Un guérisseur prétend pouvoir "extraire" l'âme du corps. L'auteur a le privilège d'assister à l'opération. Il le suit dans son "saré" où il envoie deux femmes et des enfants dans leurs cases. La pièce est carrée et le sol est aplani avec de la bouse de vache et de l'huile de karité.

" Je vais tirer l'âme d'un petit garçon qui va mourir. Quand son âme partira, tu verras sur la case (...) un oiseau. Ce sera son âme. Toi-même, tu l'éprouveras. Il ne durera pas longtemps, sinon je ne pourrai pas récupérer son âme. (...)" Le père demanda mille francs et le guérisseur aussi. L'auteur accepta.

L'homme sacré donna des ordres à l'extérieur : un garçon d'environ douze ans se porta volontaire. Celui-ci devait s'allonger, dévêtu, sur une natte. L'homme entra dans la cabane voisine pour revenir un bon quart d'heure plus tard avec un corps taché de rouge. Il s'accroupit sur la natte à la droite du garçon avec un panier rempli d'objets, tendit ses bras au-dessus de lui, commença à murmurer une série de formules rapides. Avec une sorte de gelée blanche, il dessine un cercle sur la peau au niveau du ventre. Au milieu de celui-ci, il place une baie qu'il écrase. Avec un couteau, il pratique une incision à cet endroit. Le garçon pousse un grand cri et se relève d'un bond. Mais l'homme l'oblige à se recoucher. Un peu de sang sort et coule avec le jus de la

baie. L'homme étend à nouveau les bras et prononce des incantations sur un ton solennel.

Soudain, il s'arrête : "Il est mort." L'auteur exprime son incrédulité. L'homme prend alors un fouet et frappe violemment le garçon : il ne bouge pas. L'auteur se lève : les mains du garçon sont froides et molles. Il ouvre les paupières : les yeux sont morts. Aucune respiration ne sort de la bouche ou du nez. Le cœur - l'auteur écoute - ne bat plus.

"Son âme est partie. Je vais vous les montrer". L'auteur suit dehors : sur le givre de la cabane, un oiseau s'envole et tourne en rond au-dessus d'elle. "C'est l'âme du garçon". L'auteur, pensant qu'il a été trompé, demande : "Et si quelqu'un tue cet oiseau, que se passera-t-il ?". "Personne ne peut tuer de tels oiseaux. En as-tu jamais vu un comme ça ? S'ils sont noirs, alors ce sont des magiciens. On voudrait les tuer parce qu'ils font le mal, mais ceux qui ont osé sont morts d'une mort horrible."

Ils retournent dans la hutte. Le garçon présente encore tous les signes de la mort. Le guérisseur s'accroupit, trace des lignes sinistres sur le corps avec un tissu de couleur rouge, étire les bras, répète ses invocations. Il sort une corne d'antilope et, à travers la corne, il parle dans une langue secrète. Il pose sa main sur le front du garçon : celui-ci revient progressivement à lui, se lève et sort de la hutte comme si de rien n'était. L'homme entraîne l'auteur dehors avec lui : "Tu vois, il n'y a plus d'oiseau."

Note . - O.c., 86s . - Un homme qui chasse dans la nature se reçoit une longue épine noire dans la fesse.

De retour chez lui, il tente de l'enlever mais elle pénètre encore plus profondément, entraînant une inflammation très douloureuse. L'homme vient d'un village de montagne à Mora, une petite ville du Cameroun, pour consulter un guérisseur. Sa fesse et sa jambe sont enflées. Apparemment, il souffre de fortes douleurs. Le guérisseur lui demande de se tenir debout contre un arbre et passe ses mains sur la jambe de haut en bas dans un geste doux et léger. Après une dizaine de minutes, il commence à prononcer des incantations dans une langue secrète très gutturale. Puis il pose ses lèvres sur la fesse du patient et effectue des mouvements avec ses bras comme s'il voulait voler. Il répète ses mouvements de bas en haut avec les mains sur la jambe pendant plusieurs minutes, en tapant dans les mains, en crachant trois fois sur la terre.

“A ma grande surprise, je vois l'épine sortir toute seule et tomber sur le sol comme si un forceps invisible la tirait. Le guérisseur saisit l'épine et, sans un mot, la donne au patient à qui il demande ses honoraires. L'homme prend l'épine, fait quelques pas, replie la jambe, vérifie si tout va bien à nouveau et paie. J'avoue que j'étais cloué au sol mais je ne voulais pas le montrer” (o.c., 87). En effet : le proposant est un sceptique convaincu.

4. La société secrète.

Une société est “secrète” non pas parce qu'elle n'est pas connue mais parce qu'il y a en son sein une attitude de secret. Th. van Baaren, *Doolhof der goden*, (Le labyrinthe des dieux,) Amsterdam, 1960, 131v, dit que les sociétés secrètes jouent un rôle dans de nombreuses religions.

J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 109/122 (Les sociétés secrètes de magie), y consacre un chapitre émouvant,- émouvant en ce qu'il évoque les formes criminelles, et cela comme des formes de folie.

Mythe - Il cite A.-M. Vergiat, *Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui*, Paris, 1951, qui reproduit le mythe de la société Manja (dans le nord-ouest du Congo belge). - Ses membres s'articulent autour d'un esprit puissant, Ngakola, un animal fabuleux, qui, nourri par les villageois, leur confie un secret étonnant : “Mon pouvoir est grand : je peux tuer un homme, découper son corps en petits morceaux, puis assembler tous ces fragments informes en un homme nouveau auquel j'insuffle la vie. Je le ramène amélioré et guéri de tous ses maux. Ainsi, envoyez-moi les gens, je les dévorerai et leur redonnerai la vie”.

Vergiat note qu'une telle croyance en un mangeur d'hommes qui dévore un jeune afin de le remettre comme initié, se retrouve au cours des initiations chez les peuples primitifs du globe.

Note. - B. Tanghe, *De slang bij de Ngbandi*, (Le serpent chez les Ngbandi), Brussel, 1919, 53v, dit ce qui suit : - Les tribus du nord-ouest du Congo belge (Ubangi) comme les Mbanza et les Ngbugbu adorent un esprit suprême, à savoir le Ngakola. Les Banziri vénèrent l'Hippo comme un esprit suprême qui est hermaphrodite : l'homme s'appelle Ngakola et la femme Ngeseme.

Le mythe dit : quand l'Hippo sort de l'eau, il fait une tempête. Partout où cet esprit suprême se précipite, les plantes, les arbres et les fruits tremblent.

Chez les Mbanza, Yagpa, Furu, Nbugbu, une sorte de monstruosité qu'ils appellent Ngakola est adorée comme l'esprit suprême.

Mythe. - Ngakola vit à une source au fond de la forêt. Tous ceux qui veulent devenir ses "enfants" le cherchent là. Ils y restent très longtemps et apprennent les danses et les chants de Ngakola.

Société secrète. Tanghe, missionnaire à Ubangi, a noté que les membres étaient parmi les plus distingués de la population. Les initiés racontent aux non-initiés que lorsqu'ils arrivent chez Ngakola, il frappe la terre, et le sol s'ouvre, de sorte que tous ceux qui veulent être initiés sont engloutis dans l'abîme. Quand ils sont complètement pourris, Ngakola les ressuscite et leur donne un nouveau nom (ce qui signifie un nouvel être).

Remarque ... - Nous reconnaissons dans le mythe (dans sa pluralité de variantes) le parcours d'initiation à la réalité souterraine. Celui qui veut atteindre la vie - nouvelle - doit déposer l'ancienne et mourir. Telle est la pensée générale.

Mais voici que se révèle un parcours qui lui est propre : la monstruosité, parangon des initiés, engloutit, c'est-à-dire dévore, les personnes auxquelles elle offre ainsi un nouveau mode d'existence. Les initiés avec "en eux" les mangés sont "nouveaux" grâce aux victimes de la société secrète qui, en dévorant rituellement les gens, les prive de leur force vitale et les soumet à l'autre monde. Ces derniers, ainsi que leurs tueurs, accomplissent des tâches dans et depuis le monde souterrain.

Ainsi, deux sortes de nouvelles personnes sont créées : les membres de la société qui ne font qu'un avec la force vitale et la servitude des dévorés, et aussi les dévorés qui, de par leur force vitale volée, mènent une "nouvelle" existence dans le monde souterrain et, depuis ce monde souterrain, "vivent" en unité avec les membres de la société. Vu sous cet angle, il y a bien une double initiation.

Démoniaque.- W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Collected Contributions to Knowledge of Ancient Religions), Amsterdam, 1947, définit le terme "démoniaque" dans le sens de la science religieuse comme "harmonie des contraires". Est démoniaque, celui qui inflige à la fois le bien et le mal, la santé et la maladie, le bonheur et l'erreur de calcul.

Lantier, dans un style indigné, crache son aversion sur la base d'une sorte d'explication psychologique de la criminalité des sociétés secrètes. On peut le comprendre. Mais le " mystère " des esprits du monde souterrain contrôlant les terriens ne s'impose pas de cette façon.

5. Le peuple léopard.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 117ss .

Le peuple léopard est composé de membres de sociétés secrètes d'Afrique qui ont tenu bon malgré toutes les oppressions des gouvernements. Le schéma d'initiation comprend ce qui suit.

Pour devenir membre, il faut commettre rituellement un crime avilissant, c'est-à-dire le meurtre de la mère, mais aussi le meurtre du père ou de la famille.

Lantier cite J.-P. Lebeuf, *La civilisation du Tchad*, Paris, 1950, en citant : "A l'époque des Sao, un sacrifice humain accompagnait l'intronisation du nouveau roi. Les habitants se rassemblaient sur la place. Là, le futur monarque décapitait sa mère (...). Puis il égorgait une vache ou un taureau. Avec la peau de la mère et celle de l'animal, ils firent une couverture pour le Coran qui avait été trouvé sur la colline par les premiers arrivants".

Lebeuf explique : un souverain qui refusait le sacrifice de la mère parce qu'il avait hérité du pouvoir de son père devait réprimer une révolte. De nombreux Sao en ont été tellement horrifiés qu'ils ont fui et se sont suicidés collectivement.

Le meurtre rituel est actualisé par la participation à des crimes magiques qui comportent quatre étapes.

1. Le kidnapping - Les participants se déguisent avec la peau d'une panthère ou d'un lion et se frottent avec la graisse de ces animaux afin que les chiens, croyant avoir affaire à des sauvages, n'aboient pas.

2. Sacrifice.- La victime doit s'agenouiller devant le chaudron (le fétiche). L'homme sacré convoque l'esprit de la société et lui fait comprendre que le sacrifice doit l'honorer de manière à renforcer les objectifs. Un assistant se place sur la victime et appuie lourdement avec ses mains sur son dos. Un autre assistant relève la tête de façon à ce que la gorge soit bien visible. L'homme sacré coupe la trachée d'un coup. Résultat : la victime hurle de peur et de douleur mais personne ne l'entend. Les invités - probablement drogués

- “entendent” ces “cris muets”, que les esprits invisibles “entendent” en même temps.

Soit dit en passant, de tels “cris muets” sont fréquents dans les cultures archaïques.

3. La communion (participation) - Avec une sorte de cuillère, les participants prennent le sang du chaudron qu’ils boivent pour ne faire qu’un avec leur esprit de manière occulte.

4. Distribution - La victime morte est retournée. Avec un couteau à découper, on ouvre la poitrine et on en retire le cœur et le foie qui sont coupés en morceaux pour être bouillis avec des principes actifs magiques. Après cuisson, le wijman distribue sa portion à chaque membre, qui la mâche et la consomme avec retenue.

Le reste du cadavre est traité selon les coutumes locales : déguisé par les griffes de l’animal protecteur - panthère, lion - le reste est laissé près du village pour créer la terreur ; souvent le corps est scié et déchiré en morceaux ; parfois le reste est mangé ou jeté aux chiens. Un traitement extrême consiste à sortir les morts de leur tombe et à les découper en morceaux, parfois à les manger.

Note . - Lantier cite *l’Indépendant* (31.07.1970).

Londres - Un révérend enragé a décidé de créer une “Association pour la protection des morts” dans le but de réprimer ceux qui s’adonnent à la magie noire, et autres magiciens de Grande-Bretagne dont l’un des passe-temps favoris est la profanation des tombes.

Le révérend père Percy Gray a pris cette décision parce qu’il a été “choqué” - c’est ainsi qu’il l’a exprimé - par les récentes manigances sur les tombes dans un cimetière abandonné de Nunhead, dans le sud de Londres. “Il y a quelques jours - a-t-il ajouté - j’ai dû réenterrer le cadavre d’un enfant qui avait probablement été déterré par des adeptes de Satan. Les vandales avaient sorti le cadavre du cercueil et lui avaient coupé la tête”.

Note. - Depuis juillet 1970, nous avons tous appris à nous habituer à de tels reportages dans les journaux et à de longs articles dans les tabloïds de toutes sortes. Il existe en effet des individus et des groupes - peut-être des sociétés secrètes - qui, d’une manière ou d’une autre, cautionnent le pillage des tombes, y compris en tant que rites effrayants au service de leurs objectifs.

Il n'est pas improbable que les personnes en question - comme le dit une mode actuelle - "l'aient dans leurs gènes", sans parler de ceux qui l'enseignent dans des livres, des films ou des articles.

6. Incantation.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 91 ff .

"J'ai souvent assisté à des rites de possession, notamment au Tchad, mais l'un des plus extraordinaires à ma connaissance s'est déroulé sous mes yeux dans un clan des Luba (Katanga)." Une femme noble était "possédée par un esprit qui avait exorcisé son âme et pris sa place". Une vingtaine de personnes, en majorité des femmes, ont assisté au rite de manière très feutrée.

L'une d'elles avait déshabillé la femme et rasé ses cheveux. Plusieurs femmes l'ont fermement forcée à s'agenouiller sur une natte . Elle hochait continuellement la tête et poussait des cris effrayants. De l'écume abondante coulait de sa bouche.

Trois musiciens faisaient un bruit indescriptible. Deux hommes frappaient violemment des tam-tams avec des bâtons crochus qu'ils tenaient sous le bras. L'autre soufflait dans un cor arabe. Un thème à trois notes était répété de façon monotone. Un homme masqué, avec des bottes en raphia et des clochettes, est arrivé en trépignant violemment d'une hutte voisine.

La possédée cessa de remuer la tête et se mit à murmurer des mots incohérents. L'homme masqué se jeta sur elle et lui donna trois terribles coups de massue sur la tête "assez pour achever un bœuf". Le sang coulait sur son front, coulait dans ses yeux, descendait le long de son nez. Les possédés cessèrent de crier et recommencèrent à se trémousser mais maintenant très rapidement et avec tout le corps. Les femmes qui les retenaient leur donnaient de temps en temps de violents coups de pied sur les fesses et les jambes. L'une d'entre elles s'est étranglée et a failli être prise à la gorge. Une autre était régulièrement frappée dans le dos.

Le masqué balançait un bâton, dansait, tapait des pieds de telle manière qu'un époustouflant nuage de poussière était créé. La possédée secouait violemment sa poitrine et sa tête d'avant en arrière. Lorsqu'elle s'est mise à haleter, toutes les personnes présentes ont haleté en même temps et ont également remué leur poitrine et leur corps d'avant en arrière. "Les pleurs

collectifs me donnaient des frissons”. Ce rituel féroce a duré environ une heure.

Une femme fétiche est apparue : elle tenait dans sa main une corne de vache tronquée recouverte d’objets magiques - vieilles pièces de monnaie, cauris (coquillages), morceaux de peau de léopard. Les femmes ont allongé le possédé sur la natte, les fesses sur un coussin. Elles maintenaient les cuisses écartées. La femme fétiche vidait la corne et l’enfonçait avec la petite pointe dans le vagin du possédé. Dans un panier, elle a pris un lézard vivant et l’a fait tomber dans la corne. Le masqué a immédiatement branché la corne avec une postcombustion pour forcer le lézard dans le vagin. Une odeur horrible se dégagée : la corne avait apparemment été frottée avec un produit magique qui dégage des odeurs d’étranglement lorsqu’il est brûlé. Après quelques instants, la femme fétiche retira la corne et boucha le vagin avec un fagot de plantes qu’elle attacha avec une ceinture de cuir.

Les musiciens se sont arrêtés. La possédée assoupie s’est étendue sur le tapis. Le masqué l’aspergea de quelques gouttes d’un sirop blanchâtre tout en marmonnant des paroles incompréhensibles.

Soudain, la possédée s’est redressée pour se lever doucement. Elle n’était pas surprise le moins du monde et semblait calme. Tout le monde est rentré chez soi. Même la possédée. Comme si rien ne s’était passé.

“J’ai aimé tester moi-même le résultat de cette étrange thérapie quelques semaines plus tard. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le fou était désormais “ normal “. Lorsque je demandais ce qu’était devenu le lézard, les gens semblaient choqués par ma question. Quelqu’un m’a dit que c’était un bon esprit qui, avec l’aide conjointe des ancêtres et de toute la famille réunie, avait exorcisé l’intrus (note : l’esprit qui prenait la place de l’âme) et avait repris sa place dans le corps du possédé.”

Remarque. - On voit que la réinsertion du “lézard” (comprendre : le pressentiment visible et tangible d’un esprit tutélaire (un animal totem)) est le but final de tout ce qui précède. On comprend immédiatement pourquoi les primitifs s’appuient sur un être totem (chose, plante, animal).

7. Le serpent mythique.

Bibl. : B. Tanghe, *De slang bij de Ngbandi* (Le serpent chez les Ngbandi), Bruxelles, 1919.

Les Ngbandi, également appelés Mbatu, sont des tribus du nord de ce qui s'appelait alors le Congo belge. L'auteur connaissait extrêmement bien leur culture, comme peuvent le faire les missionnaires après des décennies de vie sur place.

Le serpent. Le 15.05.1912, le missionnaire a dû faire face à un serpent épais de plus de quatre mètres de long que les habitants, avec lui, n'ont pu tuer que le 19.05.1912. Mais c'est alors que tout commence. Ginga, le cuisinier, qui avait donné le coup de grâce, a commencé à pleurer et à fulminer comme un fou. Un autre garçon a dit : "Tais-toi parce que c'est un serpent." Soudain, Ginga s'est arrêté, a parlé normalement et a expliqué : "Je suis un enfant jumeau et donc je suis un serpent. En un instant, j'ai abattu mon frère. Si je n'avais pas pleuré, je serais tombé malade. Maintenant que j'ai pleuré, je suis en paix".

Le rite du deuil.

Le lendemain, Kumba, sœur jumelle de Ginga, est venue avec son mari : elle aussi était un serpent. Dans un sac de feuilles, elle avait des bouts de bois de mbio rouge. Elle en prit un peu et traça avec lui une large ligne à l'intérieur des deux bras de Ginga, du poignet aux épaules. Ginga a fait la même chose sur elle. Puis elles ont toutes deux pris le reste du bois de mbio et l'ont saupoudré sur la peau du serpent qui séchait au soleil. - La croyance veut que si le rite n'a pas lieu, il faut s'attendre à la maladie et à la mort.

La raison.

Seuls les jumeaux et certains solitaires, dans la mesure où ils fréquentent des jumeaux, sont vénérés comme des serpents. L'auteur a essayé par tous les moyens de faire sortir la raison de la bouche des habitants mais la plupart du temps la réponse était : "Nous ne savons pas. Dieu l'a dit à nos ancêtres.

L'ampleur.

Le culte du serpent dominait toutes les autres coutumes et pratiques au sein des familles et dans la vie publique du village.

"Dieu".

Gasso, un résident très distingué de la tribu Ngonda, a dit : "Votre Dieu est dans l'église - il a désigné la chapelle - ; chez nous le serpent est ce que chez vous Dieu est." Une mère jumelle a dit : "Ne savez-vous pas que le serpent est le Toro (esprit suprême) des Ngbandi ? Les Mbanza et les Ngbugbu ont leur Ngakola et les Banziri leur hippopotame comme Toro. Chez les Ngbandi, on ne trouve aucun autre Toro que le serpent".

L'histoire de la Bible.

L'histoire d'origine de la Bible raconte que le serpent est la manifestation du diable (selon l'auteur). "Ils m'ont demandé dix fois de suite si le serpent était si mauvais après tout et si Dieu était vraiment plus fort que le serpent".

La force vitale.

Qui vénère le serpent, bénéficie de sa plus grande force vitale qui peut conjurer toutes les calamités. Le dibèrè est une cendre sacrée très spéciale dont tous les fétichistes connaissent les effets. Pourtant, un jumeau a été tué par le dibèrè. La raison : son père avait attendu trop longtemps avant de payer ses dettes à un habitant distingué du village. Attendant avec lassitude, ce dibèrè a poignardé sous l'auvent de la maison du père entraînant la mort du jumeau.

Rêves.

Le serpent et les jumeaux échangent régulièrement des messages dans le sommeil des rêves. Ces messages sont des ordres sévères. S'ils ne sont pas exécutés, les jumeaux mourront ou le serpent tuera d'autres personnes. Mais celui qui se fait passer pour un faux messenger de rêve viendra mordre le serpent des champs.

L'auteur.

Les caprices des hystériques, surtout des femmes, et des fumeurs de kemp conduisent aux inspirations les plus arbitraires. Par exemple : le serpent veut que les gens plantent comme arbres jumeaux non pas un nduru mais deux ngbu. Ou encore : les enfants n'avaient pas le droit de téter du lait mais de gober des œufs et de boire du vin de banane. Résultat : les deux enfants sont morts peu de temps après. Encore : le serpent désigne quelqu'un qui ira le lendemain à la pêche au cours de laquelle il attraperait deux gros poissons. L'homme monte dans le prau, vénère le serpent, jette le filet et attrape, entre autres, deux gros poissons.

Voilà pour un aperçu de ce que peut signifier, dans l'état d'esprit d'une culture primitive, un animal mythique dont la présence visible et tangible est observée chez les animaux biologiques.

8. Le faiseur de pluie.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique* (Magie et sexualité en Afrique noire), Paris, 1972, 220/ 222.

“Jacques Lantier” est le pseudonyme d’un haut fonctionnaire parti en Afrique noire en 1960. L’histoire suivante nous montre ce que fait un faiseur de pluie.

C’était une année de sécheresse exceptionnelle au pays des Kirdi (du Tchad au Cameroun). Toute trace de verdure s’était tarie. Les gens, les animaux souffraient de la faim et de la soif. A Ledé, un rituel de fabrication de la pluie a eu lieu. L’auteur a été autorisé à assister à la cérémonie à distance et sans prendre de photos. Dans ce cas, le faiseur de pluie était un homme sacré itinérant. Coutume générale : si le rite réussit, de riches cadeaux suivent ; s’il échoue, l’homme sacré est battu. Les villageois se sont rassemblés le long d’un bras d’une rivière asséchée, qui devient un large ruisseau lorsqu’il pleut.

Le faiseur de pluie creuse un fossé dans la terre dure comme de la pierre avec une hache ancienne. Celui-ci a la forme de l’organe sexuel féminin. Autour, il place douze pierres blanches rondes de différentes tailles. Entre les deux, il place six pierres noires qui ont la forme et le volume d’une noix. Il s’assied ensuite au bord de la carrière et prend dans un sac une pierre plate qu’il place devant lui. Un assistant lui offre un poulet, dont il coupe la tête sur la pierre. Il asperge ensuite “l’autel” du sang qui coule en chantant une mélodie inquiétante, tantôt lente, tantôt rapide.

La mélodie a duré deux heures pendant qu’il déplaçait les pierres. Soudain, pendant quelques secondes, les gens ont senti un mouvement d’air chaud. Soudain, pendant quelques secondes, les gens ont senti un mouvement d’air chaud. L’homme sacré s’est levé et, les bras croisés, s’est tourné vers le ciel. L’assistant accéléra le rythme du tambour. Le vent se leva à nouveau, mais maintenant il continuait à souffler, parfois plus violemment, parfois plus doucement.

L’homme sacré sortit une corne d’antilope de sa poche et en retira une poudre qu’il jeta dans le fossé. A sa grande surprise, l’homme vit au loin un phallus tournant sur son axe ! Cette forme blanche, énorme, immense, s’approchait avec d’épais nuages noirs dans son sillage. Elle a suivi le bras sec de la rivière et a navigué au-dessus de nous, laissant derrière elle une gigantesque averse de pluie. En quelques instants, tout le paysage a été inondé : une pleine rivière coulait à nos pieds. Les villageois étaient allongés sur le sol devant le torrent. Ils étaient très contents de leur faiseur de pluie et de son travail.

Note . - O.c., 214s . - Le cloaque d'un poulet ressemble - pour les Kirdi - à l'orifice sexuel d'une femme. Le rite magique brut - et peut-être le plus ancien - affirme que le sang du poulet est semblable et lié au sang menstruel féminin fertile - dans la mentalité des Kirdi. Dans cette idée, on a des rapports sexuels avec le poulet comme avec la femme : au moment de l'orgasme masculin, le magicien coupe la tête du poulet et recueille le sang "fertile" - c'est-à-dire qui donne du sang - sur une pierre. Ainsi, l'aspersion de la terre confèrera cette fertilité. Ainsi, nous comprenons maintenant le rite de la pluie qui, à un moment donné, implique de couper la tête d'un poulet afin que le sang soit aspergé sur "l'autel" comme une partie essentielle du rite de la pluie.

En note de bas de page, Lantier précise que les rapports sexuels avec un poulet sont encore - son livre a été publié en 1972 - une coutume assez répandue dans certaines régions plus primitives d'Europe.

Note . - O.c., 7.-L'auteur dit : "On dit parfois que la réalité surpasse l'imaginaire. Ce livre ne cherche pas à démentir cette assertion. Pourtant, les événements étonnants que je raconte sont réels. La plupart du temps, j'ai vécu moi-même les faits racontés. Dans d'autres cas, mon texte s'appuie sur des témoignages dont la véracité est irréfutable".

A noter . - Ces récits nous donnent un aperçu de ce que peut être réellement la ou les "religions". Ils peuvent choquer. Mais des rapports choquants sont préférables à des récits édulcorés qui flattent nos sensibilités occidentales mais qui sont hors sujet.

9. L'initiation sexuelle.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique* (Magie et sexualité en Afrique noire), Paris, 1972,239/ 248 (Avec les femmes-tabernacles), ((With the Tabernacle Women).

L'auteur connaît particulièrement bien la magie sexuelle chez les Yombe, les Vili et les Kongo (situés entre l'océan Atlantique et Kinshasa).- Le système culturel est matrilineaire : la garde des enfants est exercée non par le père mais par le frère de la mère.

Compréhension de base. Dès que la maturation sexuelle se manifeste chez une fille, elle doit toujours porter un pantalon. La raison : la force vitale reste dans son corps et est protégée contre les mauvais esprits. De plus, elle doit porter une tunique pour protéger ses organes et leur valeur magique de la vue.

Le “tabernacle”,

c'est-à-dire la demeure, est le genre de la fille. La divinité des ancêtres, créatrice de toutes choses et particulièrement porteuse du pouvoir fécondant, réside dans son sexe. En effet, dans l'union du mariage, cette divinité féconde la femme par l'intermédiaire de l'homme. L'enfant est dans le sol de la divinité - c'est ce que l'auteur appelle “l'interprétation magique, mystique, oui, métaphysique” - Ce qui suit doit être compris strictement dans ce cadre si l'on ne veut pas profaner le sacré - c'est le mot juste - dans la femme. La virginité avec laquelle elle entre dans la première nuit du mariage a cette signification.

L'initiation.

Le grand-père consacre habituellement la jeune fille qu'il appelle “sa femme”. Dès qu'elle a trois-quatre ans, il lui apprend à se masturber avec lui dans une sorte de jeu d'amour. La grand-mère joue le même rôle avec le petit garçon qu'elle appelle “mon mari”.

Pour l'anecdote, garçons et filles vivent dans des espaces de vie séparés.

Les jeunes hommes.

Une sœur de la mère enseigne au garçon, s'il a atteint l'âge de le faire, toutes les méthodes d'unification sexuelle possibles.- Dans chaque village, il y a aussi une gueuse, appelée “Mama Mfumu”, qui est veuve ou du moins célibataire. Elle est nommée par le chef du village. Elle attrape les jeunes en manque de sexe “pour qu'ils ne puissent pas présenter d'excuse s'ils agressent une fille” (o.c., 241).

Les jeunes filles.

Dans chaque village, il y a une “Kumbi “. Elle vit dans une case d'initiation peinte en rouge. Elle vit nue - également peinte en rouge - et s'allonge souvent sur une natte de feuilles pendant que les filles font son travail et lui apportent de la nourriture. Elle enseigne aux filles les méthodes d'unification, en faisant une démonstration avec une paire de phallus.

Les fiançailles.

Mama Mfumu aide les mariages à se réaliser. Elle se fie à son “intuition” et en même temps à la façon dont elle voit les jeunes gens attirés les uns par les autres - les jeunes hommes circoncis et prêts à se marier sont réunis par elle dans un groupe de danse. Après la danse, les filles servent aux jeunes hommes la nourriture qu'elles ont préparée. Si Mama Mfumu, qui surveille tout, remarque une attirance mutuelle, elle interroge d'abord la fille, puis le

jeune homme “pour vérifier la véracité de ses intuitions” (o.c., 242). Si rien ne s’y oppose de part et d’autre, les fiançailles commencent.

Note. - Pour ceux qui n’ont pas encore trouvé de partenaire, la fête annuelle en est l’occasion, toujours sous l’œil attentif de Mama Mfumu. - La veille, le jeune homme se rend chez elle avec deux amis qui lui livrent des boissons. Il leur verse un poulet tué et cuisiné par sa fiancée. S’ensuit un dîner. Puis, accompagné de ses amis qui tapent dans leurs mains et tiennent des propos débauchés, il fait l’amour une dernière fois avec Mama Mfumu.

Palabres.

Le lendemain, les préparatifs immédiats du mariage ont lieu : les frères des deux mères parlent surtout des excellentes qualités de la fiancée. A la fin, le chef du village confirme légalement le mariage.

La préparation de la fille.

La jeune fille doit ensuite se retirer dans une case ou parfois même aller vivre chez les Kumbi pendant plusieurs semaines. Cette période de retraite a pour but de préparer la fille afin qu’elle puisse recevoir son mari de manière “correcte”. Le Kumbi est une sorte de femme médecin et d’initiée.

10. L’initiation sexuelle (suite).

La célébration du mariage.

Dirigée par Mama Mfumu, une foule joyeuse accompagne la mariée, portée par une berrie, jusqu’au village du marié. Mama Mfumu chante des chansons lyriques tout en agitant un tissu carré d’avant en arrière - elle conduit la jeune fille dans la “hutte d’amour” érigée par le marié. Elle déshabille la fille et frotte son corps avec de l’huile. Elle prépare le vagin. - À son signal, le marié entre. Elle le dépouille de ses vêtements, l’oint entièrement et frotte le pénis avec un agent magique.

Le rapport sexuel.

Lorsque le pénis est prêt à fonctionner, la Mama place le jeune homme dans la bonne position tandis que deux femmes tiennent les jambes de la jeune fille. La maman veille à ce que le dépucelage se fasse en douceur. Si le jeune homme est trop audacieux, elle le retient un moment, puis ouvre l’entrée avec son doigt.

Compassion.

Dehors, les gens prêtent attention aux cris qui proviennent de la hutte. Des cris forts montrent que la fille est vierge. Elle montre une bonne éducation si elle exagère. Ce qui fatigue parfois le marié. S'il perd sa convoitise, la maman sait quoi faire.

L'unification. Dès que la maman la trouve appropriée, elle pousse sur les fesses de l'homme. La pénétration est alors totale. La mariée doit alors immédiatement pousser de grands cris de joie pour faire connaître son bonheur au peuple.

Le résultat.

Maintenant que son travail est terminé, la Mama Mfumu quitte la hutte avec les deux femmes. En principe, l'homme doit poursuivre le jeu amoureux ou les caresses selon les techniques de la tribu jusqu'au petit matin. Les gens se lèvent tôt pour voir la femme sortir. Elle va chercher de l'eau au puits avec la jarre que sa belle-mère lui a donnée. Elle doit le faire en silence. Si, à son retour, elle montre sa satisfaction dans la forme rituelle, le mariage est définitif. Si elle laisse la cruche dans le puits et retourne à la maison parentale, le mariage est détruit.

Réflexions.

L'auteur dit : "On pourrait supposer que ces habitudes séduisantes visent à une recherche raffinée du plaisir. Il n'en est rien ! Il s'agit d'une cérémonie qui transcende largement les atours magiques pour devenir religieuse et même métaphysique " (o.c., 245).

Note. - L'auteur (comme il le fait souvent) définit la "magie" comme "non religieuse" ou "non métaphysique". La suite de son interprétation prouve le contraire. "L'ensemble du rite montre la nature consacrée de l'acte de mariage et la nécessité d'assurer la pureté requise pour le 'tabernacle' de l'esprit des ancêtres.

Une institution féminine sacrée comme celle de la Mama Mfumu n'a qu'un seul but : offrir une issue au comportement incontrôlé des garçons et des jeunes hommes et en même temps protéger la virginité des filles : elle sert à offrir au sperme divin un vagin exempt de toute 'souillure'. Le mari, après tout, est l'homme sacré qui représente les ancêtres. "Son rôle est donc religieux" (o.c., 245).

Un tel rôle ordonné n'a pas la véhémence des tantristes hindous, certainement pas celle des tantristes " de la main gauche " (note : qui ne

prennent pas la morale de si près). La femme ici n'est pas le pressentiment de la déesse comme en Inde mais en tant que tabernacle elle représente une dignité mystique. L'unification est en soi magique, oui, divine.

Conséquence : l'orgasme féminin exprimé dans le cri jubilatoire montre en toute clarté l'intrusion du dieu qui vient féconder la vierge réservée à lui seul.

Effets secondaires.

Les règles de conduite rigides qui entourent la virginité, telles que décrites ci-dessus, sont une des raisons inconscientes de l'homosexualité masculine.

Universalité.

O.c., 249. - "La croyance en la femme comme tabernacle est en fait très répandue. Elle subsiste sous des formes diverses chez les peuples les plus évolués. En Afrique, la protection de la femme comme sanctuaire de la divinité est assurée par de nombreuses sociétés féminines. Celles-ci ont pour but premier d'aider moralement la femme dans l'exercice de son "rôle naturel" (note : être le sanctuaire de la divinité)."

11. Le viol rituel.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 114ss .

L'auteur, qui connaît bien le Congo, parle des Simba en relation avec les révoltes des Mulele et des Soumaliot dans l'est du Congo. Les Simba, en tant que société secrète, ont perpétué la tradition des fameux hommes-léopards dans toute l'Afrique.

En bref.

A travers une série d'épreuves difficiles, on s'identifie grâce à un "dawa" (un fétiche) au "simba" (chat civette) pour ensuite se transformer magiquement en un animal invulnérable (panthère, léopard, lion).

A propos : si un candidat meurt pendant l'initiation, les anciens lui coupent le nez, les oreilles et les parties génitales pour en faire des matériaux fétiches : la chair broyée et mixée est mélangée à de la terre et à d'autres substances magiques. Ensuite, dans un lieu secret, ils creusent une fosse dans laquelle ils enterrent le malheureux.

Les Mulele et les Soumaliot, tribus de l'est du Congo, ont commis des rébellions. La société secrète de ces tribus est devenue célèbre pour ses

cruautés, notamment le viol rituel des femmes du couvent belge de Bunia. Les missionnaires et les femmes du couvent ont été rassemblés et enfermés - plus pour les protéger que pour les garder - dans l'hôtel Pap aNungovitch par un major et ses soldats. Tout le monde attendait la fin des hostilités.- Soudain, la situation a changé : Dans la soirée du 16.11.1964, un fort groupe de guerriers Simba - comme une escouade de soldats - entre dans Bunia. Ils atteignent l'hôtel. Pour montrer la magie de la dawa, ils sont nus. Leurs corps sont recouverts de peintures sacrées. - Le major congolais demande au chef ce qu'il veut. A quoi celui-ci répond : "Violer les femmes du couvent". Le major a résisté mais le chef lui a donné un coup de mâchoire et a appelé ses hommes : "Tous ces sales hommes blancs sont à votre disposition. Faites-en ce que vous voulez".

Les femmes du couvent avaient compris ce qui allait se passer : elles se barricadèrent dans une pièce. Les prêtres se débattent mais sont éliminés à coups de crosse et de machette et traînés à l'extérieur pieds et poings liés.- Le féroce Simba s'empare des sœurs qui résistent en criant de terreur : elles sont déshabillées et jetées en tas les unes sur les autres à l'extérieur. Puis les sauvages formèrent un cercle et, au son du tambour, ils dansèrent et frappèrent leurs armes. Ils s'arrêtaient pour pousser de longs cris qui ressemblaient aux appels des noctambules.

Une femme du couvent s'est levée pour danser et trépigner elle aussi. Ses yeux étaient exorbités. Soudain, elle fit un pas en avant : les guerriers leur firent place et les laissèrent fuir. Dans la mentalité de la région, les fous sont déjà aux enfers avec les âmes ancestrales et on les traite donc avec "révérence".

Cela a duré jusqu'à une demi-heure après minuit. À ce moment-là, le viol rituel a commencé.

Thérèse, une des femmes du couvent, est élevée sur une sorte d'autel : elle accouche vers deux heures du matin. À six heures, les derniers guerriers Simba quittent les lieux.

Note. - Lantier note que des atrocités ont été commises un peu partout dans l'Est du Congo à cette époque.- Près de Paulis, un " capitaine " a perdu la raison : il a tué six otages d'une manière exceptionnellement sauvage. Il a pratiqué une entaille dans le bas-ventre, arraché les intestins des victimes et s'en est servi comme corde pour les pendre à des arbres.

Les bouffes humaines ont également commencé à battre leur plein. Le 20.11.1964, des jeunes du Mouvement national congolais Lumumba de Stanleyville envoient un télégramme à l'Organisation de l'Unité Africaine : "Le peuple congolais veut se débarrasser lui-même des prisonniers de guerre. Stop. Toute la population prête à manger des prisonniers de guerre si d'autres bombardements dans notre région. Stop. Si vous refusez, nous vous demandons de pouvoir encercler toutes les résidences où se trouvent ces prisonniers de guerre avec des barils d'essence pour être prêts à les brûler vifs si Maison-Blanche ne s'engage pas à négocier avec le gouvernement révolutionnaire d'ici mardi. Stop. Salutations lumumbiennes. Arrêt complet."- La cruauté est contagieuse. Très certainement la cruauté rituelle.

12. Funérailles d'un magicien.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 53ss .

L'auteur se trouve dans la région des Kabré (Kabiyè, Cabrais) au nord du Togo, où il a pu assister aux funérailles d'un magicien. Le cadavre gisait depuis une semaine dans une case ronde sur un lit d'argile enveloppé de feuilles de palmier. Les mouches et les insectes pullulaient au milieu d'une odeur insupportable. Les villageois, qui avaient été absorbés par des danses, des libations et l'ingestion de drogues toute la semaine, étaient épuisés, à l'exception du forgeron, du chef des mages et de quelques femmes. Parmi ces dernières, la sœur aînée du défunt maîtrisait le bon déroulement des rites à coups de fouet. Les plus forts continuaient à danser au son du tambour. Parfois, ils s'arrêtaient pour boire de la bière de sorgho dans desalebasses. Le reste des villageois s'allongeait sur le sol.

A propos : L'auteur avait, comme toujours, apporté de l'huile d'eucalyptus contre les allergies nasales mais cela ne servait à rien maintenant, tant la seule vue de la chair dépravée était dégoûtante. Cela ne semblait pas déranger les Kabré. Tard dans la nuit, au son d'un tambour continu, le forgeron et la fille aînée du défunt ont conduit une vingtaine de personnes dans la "hutte-utérus" avec le comptoir. Elles se sont assises. A l'extérieur, des hommes les ont enfermés. Le forgeron se mit à réciter des litanies auxquelles les personnes présentes répondaient sans cesse de la même manière. "Je ne pouvais détacher mon regard de la jeune femme qui fulminait, criait de toutes ses forces, gesticulait en balançant un grand couteau dont j'ignorais la destination. Ses longs seins tombants se balançaient d'avant en arrière sur son ventre. Une chaleur de plomb s'abat sur nous, dans une humidité étouffante. Je me demandais si j'allais mourir moi aussi".

À environ cinquante centimètres au-dessus de la tête de la défunte, un trou de vingt centimètres de diamètre avait été pratiqué dans le mur. Un léger courant d'air s'était créé entre les ouvertures dans le mur qui étaient censées nous contenir et le trou dans le mur.

Soudain, après une série de mots lancés d'un ton strident, la jeune femme a plongé son couteau dans le corps du mort et a commencé à retirer les bandages et les feuilles de palmier autour du cadavre.

“Lorsque le cadavre a été dénudé de cette horrible façon, j'ai eu l'impression qu'il a gonflé visiblement. Je n'ai pas eu le temps de vérifier l'occurrence d'un tel phénomène. La chose la plus étrange que l'on puisse imaginer s'est produite : le cadavre s'est redressé et s'est assis. De sa bouche ouverte sortait une boule ou une flamme ! Je n'ai pas pu le dire correctement car cela s'est produit si rapidement et de façon si inattendue que je n'ai pas été capable d'y prêter attention. La chose - elle était de couleur bleu-vert - a cherché son chemin pendant un moment puis a disparu par le trou dans le mur. Ce qui s'est passé ensuite, je ne peux le dire. J'étais dehors, mais avec une mauvaise sensation dans l'estomac et la tête lourde. Les villageois : ils avaient repris leurs beuveries et leurs danses dans un vacarme infernal. Voilà pour le reportage.

Contexte - Les Kabré sont des montagnards très primitifs.

Mythe.

Eso, le père primitif de tous les peuples, est parti au ciel. Il est entouré d'esprits, dont un phallus “aussi grand que le ciel”. Du Coran, ils ont repris qu'après la mort, on peut s'adonner à manger, boire et faire l'amour pour toujours.

Le culte des ancêtres a lieu dans une hutte où chaque mort est représenté par un cône d'argile qui est une approximation de son sexe. Devant lui est placé un fétiche composé d'argile, du placenta d'une femme morte en couches, du sang menstruel d'une chienne, de foies, de plumes de poulets morts en sacrifice.

Les magiciens essaient de contourner la vigilance d'Eso et veulent se réincarner dans un nouveau-né. Par conséquent, les mages vivants passent en revue chaque naissance. Si certains signes indiquent que le bébé est un

ancien mage, ils l'étranglent avec son cordon ombilical, le décapitent et enterrent les deux parties du corps séparément.

13. Métamorphose.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 84s .

L'auteur assiste à une enquête de droit commun près de Kinshasa (Congo). Un villageois avait vu ses poules mourir les unes après les autres. Puis il avait vu sa femme mourir "sans jamais avoir été malade". Or, dans son village, un jeune homme s'était fait remarquer pour s'être transformé en cochon sauvage. Plusieurs personnes avaient rencontré le cochon sauvage et reconnu le jeune homme en lui. Ils sont là pour témoigner sous serment.

Du moins, c'est ainsi que l'auteur le comprend car l'avocat ne plaide pas mais se limite à exécuter des danses au tribunal avec le tintement des cloches.

Le juge interroge le magicien - c'est-à-dire le jeune homme qui change de forme - en l'accusant d'avoir les yeux qui brillent.

Note. - Chez les Bakongo de la région de Kinshasa, une telle magie est appelée un "doki" : quiconque s'écarte du comportement tribal ou clanique est un n' doki. Surtout dans un cas de transformation. - Le juge, sur la base de ce concept, considère que les yeux qui brillent sont un cas de 'n doki - une telle 'preuve' est suffisante pour condamner le jeune homme à payer le montant pour les poulets et la femme ainsi que celui pour une caisse de bière au tribunal.

Remarque ... - Ce cas n'est pas très convaincant, sauf en ce qui concerne les axiomes de la common law. Le suivant est plus convaincant.

Au Congo.

La police judiciaire de Kinshasa accuse un homme de s'être transformé en crocodile pour voler un enfant. - Il y a une dizaine d'années, l'homme, qui avait une femme mais pas d'enfant, a demandé à un célèbre magicien de lui donner un fils à élever. Le magicien accepta et lui donna une potion pour se transformer en crocodile.

Sous cette apparence, l'homme descend dans le cours d'eau et suit un bateau dans lequel se trouve un enfant de six ans. L'enfant, pour faire pipi, se dirige vers l'extrémité du récipient. Le "crocodile" le laisse tomber dans l'eau,

le saisit et l’emmène au village. L’homme reprend sa forme humaine et demande à sa femme d’être dorénavant la mère de l’enfant.

Un procès s’ensuit.

Toutes les personnes impliquées reconnaissent que l’événement est réel. Même l’adolescent qui a maintenant seize ans et qui se souvient parfaitement des circonstances de son enlèvement. Le tribunal de Kinshasa condamne l’homme à rendre le fils à sa famille et à payer une lourde amende et des dommages et intérêts.

Dans les considérants, le tribunal a souligné que l’homme s’était réellement transformé en crocodile pour commettre son crime.

Note ... - O.c., 82s . - L’auteur expose la vision humaine des Bakongo.-

1. Les aspects normaux.-

a. “Je suis”. C’est l’âme dans la mesure où elle est indépendante du corps et continue à vivre après la mort.

b. L’âme clairvoyante. - Comme les plantes magiques, les médicaments, les drogues “sentent”, ainsi l’âme “sent”.

c. L’âme décisive, appelée “ ndwenga “ : l’âme à l’unisson avec le totem (chose, plante, animal qui agit de façon protectrice) est capable de calcul et de ruse. Son siège est dans la tête. -

2. Les aspects extra-normaux.

Entre autres, ces deux-là.

a. L’âme en tant que “yembo”, située dans la moelle épinière à la base de la vertèbre cervicale et s’étendant aux oreilles, aux yeux, aux épaules jusqu’avant l’estomac, “voit” tout ce qui est danger invisible, réagit avec peur mais déploie des forces vitales renforcées.

b. L’âme en tant que “kasasa”, située dans la glabelle (entre les sourcils) et s’étendant jusqu’aux “antennes” invisibles en forme de corne, est clairvoyante : elle “voit” en elle-même et dans les autres et “voit” l’avenir.

Le Yembo peut être pratiqué par le biais d’une initiation.

Kasasa - peu développé chez la plupart des personnes qui “parlent en marchant” avec un esprit trompeur. Certains qui ont été initiés à un niveau supérieur peuvent contrôler le kasasa et devenir très puissants. Ils devinent ce que les autres pensent et les forcent à faire ce qu’ils veulent. Apparemment,

les diseurs de bonne aventure, les magiciens et les chasseurs de sorcières possèdent ce don.

La capacité de changer de forme appartient à la dernière espèce.

14. Lancer du destin.

Bibl. :

- S. Hutin, *Techniques d'envoûtement*, Paris, 1971 ;
- L. Bemard d'ignis, *Traité du désenvoûtement et du contre-envoûtement*, Rennes, 2002.-- En guise d'introduction ce qui suit.

Magie / sorcellerie.

Si S. Greenwood, *Magic and Witchcraft (An Illustrated Historical Account of Spiritual Worlds)*, (Magie et sorcellerie (Un récit historique illustré des mondes spirituels), Utrecht, 2002 (ou... : Si l'on en croit S. Greenwood, la "magie" est la description du côté "spirituel" ou "esprit" de toutes les choses.- "Esprit" est apparemment la même chose que "force vitale" (le concept dynamiste de base).- O.c., 122, il est souligné que les "forces spirituelles" sont en elles-mêmes neutres mais peuvent être utilisées soit en bien soit en mal. La mauvaise utilisation serait alors appelée "sorcellerie".- Cependant, nous nous attardons sur l'une des meilleures représentations de la sorcellerie, la lutte pour le destin.

Définition.

En tout cas : l'autosuggestion sous forme de " sentiment d'envoûtement " n'est pas strictement définie.- Hutin a défini le " jet de sort " comme " l'emprise d'une personnalité forte sur une personnalité faible " (en termes de force vitale). Est inclus dans cette définition le fait que la victime y croit et s'en rend compte.

Après la conférence de Bernard d'ignis, celui-ci admet que le concept de jet de sort se réfère également à des personnes qui ne s'en rendent pas compte et n'y croient même pas. Ainsi Bernard d'ignis inclut également "la mémoire des murs" (qui même après des siècles irradient les énergies maléfiques de maux occultes passés) ou les énergies maléfiques d'un paysage dans le concept de jet de sort - Le jet de sort est la pratique magique par laquelle un tirage au sort est annulé.

Caractéristiques. Bernard d'ignis donne des listes qui expriment un critère de distinction entre un lancer de sort et le reste de la réalité - Nous les résumons légèrement et les disposons différemment.

1. Perte d'énergie.

L'effet prééminent est la perte de vitalité, bien sûr - la fatigue "sans raison apparente". Le matin, on est déjà mort de fatigue. Le matin, on est déjà mort de fatigue. On a une conversation de quelques minutes avec quelqu'un : au cours de cette conversation, on est tellement fatigué qu'on cherche au plus vite un siège inclinable.

2.1. Découragement de toutes sortes.

On en a "marre". Vous en voulez plus. Les peurs vous submergent. Les cauchemars perturbent le sommeil qui est très agité même sans cauchemars.

2.2. L'isolement.

L'environnement vous évite. Les membres de la famille, les collègues, les amis semblent vous éviter. Même les étrangers se détournent de vous de façon quasi-immédiate. Même les animaux réagissent négativement.

2.3. L'aversion.

La victime elle-même développe des attitudes négatives à l'égard de son entourage : les colocataires, le sexe opposé ou le sien, les inconnus avec lesquels on vit ou travaille, apparaissent comme étranglants ou dégoûtants. Cela peut conduire à des accès de colère.

2.4. Problèmes financiers.

Les personnes les plus touchées souffrent de pannes (ordinateur, toute l'électricité mais aussi voitures et autres équipements). Des accidents "sans raisons apparentes" frappent de manière inhabituelle. Le chiffre d'affaires baisse de façon inhabituelle malgré des efforts particuliers. Les gens se blessent de manière inexplicable.

2.5. Problèmes physiques.

On subit des frissons particuliers. On ressent une bosse rare dans la gorge ou l'estomac. Certains maux de tête agonisent l'esprit. A certains moments, on étouffe pendant la journée ou aussi la nuit. Des sensations bizarres de picotement se produisent dans certaines parties du corps. Des pertes de conscience et des vertiges se produisent. Des troubles digestifs inhabituels peuvent s'ajouter à cela.

3. Les phénomènes extrahumains

Les animaux, même les animaux domestiques et les animaux en peluche, se comportent de façon étrange. Les lumières électriques et tout équipement ont un comportement imprévisible et inhabituel, de sorte que le spécialiste appelé “ne trouve rien” et repart en secouant la tête.

On sent parfois “quelqu’un” ou “un groupe” derrière soi, oui, dans le dos, de manière urgente. Des courants ou des formes semblent se déplacer dans certaines parties du corps.

Bernard d'ignis dit qu'aucun des “phénomènes” énumérés ne se suffit à lui-même et que l'accumulation des traits énumérés - plus ils sont nombreux, mieux c'est - n'offre qu'une certaine certitude quant au fait qu'il y a vraiment une détresse. Car son diagnostic est une affaire très difficile. Avec le risque - toujours présent - de se tromper (surtout si l'on tient compte de l'autosuggestion).

15. Ancêtres.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 40ss ...

L'auteur se trouve dans le pays des Fali, dans les montagnes de Tinguelinge. On y prétend qu'à la pleine lune les ancêtres se déplacent. Il demande à un chef de village s'il peut en être témoin. Celui-ci lui répond qu'il doit “organiser la magie”. En échange d'un paiement approprié, un magicien était prêt à le faire. Il s'est rendu dans la nature pour collecter les ingrédients actifs qui rendent invisible - invisibilité nécessaire si l'on veut voir les ancêtres se déplacer à la pleine lune - car il devait préparer un mélange avec des herbes (qui comprenait deux yeux arrachés de la tête d'un singe vivant, l'urine d'une chienne, etc.) Deux jours plus tard, tout était prêt.

La tête, l'auteur et le mage ont bu le mélange qui rend invisible. “J'ai ingéré environ trois cuillères à soupe d'une concoction verte gluante. (...). Une légère ivresse s'est emparée de moi, sur laquelle je me suis senti engourdi par une sorte de paralysie”.

Sur un signe du magicien, le chef du village lui demanda de le suivre dans l'enclos familial jusqu'à la case des ancêtres, un simple lieu sacré conique en terre rouge durcie. Une vannerie pour l'entrée a été soulevée. A la lumière d'une lampe à pétrole, on pouvait voir un tas de rochers. Dans le couloir qui donnait sur ce monticule se trouvait une offrande de sotghum et une chose de la taille d'un poing, lumineuse et sale, qui semblait poilue. Lorsque l'auteur

a demandé ce qu'était cette dernière, la réponse a résonné : "ÇA ? C'est du fétichisme !".

On s'est assis devant l'entrée de la hutte. La lampe à l'intérieur éclairait le tas de rochers d'une faible lueur. Ils sont restés assis là pendant un long moment. Le chef du village a regardé le tas de rochers. "Quand deviendrons-nous invisibles ?". Il a fait signe de se taire.

A proximité, des singes ont poussé des cris et ont été entendus au galop. Le long silence qui suivit ne fut interrompu que par un sifflement qui semblait provenir d'un serpent rampant tout près de nous. Une hyène s'est mise à rire.

La tête qui continuait à fixer l'amas de blocs rocheux dans l'éblouissement m'a invité à regarder dehors. Il semblait fortement impressionné. L'auteur, quant à lui, a éprouvé - sans en saisir la raison - une peur indéfinissable. "Je n'avais aucune raison d'éprouver un tel malaise car je ne croyais pas le moins du monde à cette histoire de blocs rocheux".

Soudain, le silence fut rompu par des sons aliénants. "On aurait juré que sur ces rochers il y avait des pierres qui tombaient si près de nous. La lumière a faibli. Je regardai attentivement ce que je distinguais. Les rochers tremblaient et se heurtaient les uns aux autres comme s'ils tremblaient. Je me suis figé avec attention : J'ai clairement entendu le bruit des rochers qui s'entrechoquent. J'en ai vu plusieurs s'élever lentement, se retourner brusquement et tomber avec un bruit sourd. "C'est fini. Maintenant, nous devons partir rapidement. Ainsi dit le chef.

Sur ce, lui et l'auteur se retrouvèrent devant un feu à l'extérieur de la clôture. Le magicien était parti. La vie nocturne du village restait à son rythme habituel. Tout mouvement d'esprit avait disparu à la tête. L'auteur s'ennuyait. Et n'arrivait pas à le faire dire. Un peu plus tard, il put dire un mot : "Tu m'as dit que nous serions invisibles mais c'était faux !". Ce à quoi il répondit : "Pourtant, nous l'étions ! Nous étions invisibles !".

"Je me suis souvenu qu'en effet, pendant que les blocs dansaient, il m'est apparu que pendant quelques instants le chef du village n'était plus présent à mes côtés".

Note. - L'auteur rapporte cette histoire à un capitaine français qui était médecin à Fort-Lamy au Tchad. L'officier s'esclaffe : "On vous a ridiculisé ! Pour vous extorquer de l'argent. Les deux groins vous ont fait boire un produit

hallucinogène et vous avez cru voir les pierres danser. Il est aussi possible qu'ils aient creusé une ouverture derrière la case et que quelqu'un soit venu secouer les pierres avec un bâton." L'auteur : "J'avoue que pendant plusieurs jours j'ai eu honte de ma naïveté. Mon étonnement a augmenté lorsque j'ai appris que le capitaine-médecin n'était jamais allé au pays des Fali".

16. Dieu.

Bibl. : L.-V. Thomas / R. Luneau, *Les sages déposés (Univers magiques d'Afrique noire)*, Paris, 1977, 132/169 (L'homme et le divinité), ((The man and the deity).

Lantier nous a présenté une image des faits "sacrés" africains. Il l'a fait à partir de son axiématique positiviste qui voit l'humanité et ses religions évoluer depuis - ce qu'il appelle - "le stade magique (primitif)", en passant par "le stade métaphysique" (qui se dissout dans des notions vagues) jusqu'au "stade positif (comprenez : scientifique naturel)".

Cela limite considérablement sa vision, car les trois stades sont en fait tous les trois en même temps, mais avec des accents différents. La préférence qu'il manifeste pour le sexuel dans la magie va de pair avec un effort d'émancipation sexuelle. Mais ce qu'il a vu en tant que témoin oculaire est très précieux, entre autres parce qu'il est un sceptique radical et considère donc l'extra- et le surnaturel comme impossible autant que possible. Même s'il voit de ses propres yeux ce que la science positive ne peut aujourd'hui "expliquer" avec certitude, il ne dévie pas d'un pouce de son scepticisme.

Examinons maintenant ce que Lantier ne voit guère, à savoir le concept de l'Être suprême en Afrique noire. -"L'Africain voit dans tout ce que ses sens saisissent comme une donnée, quelque chose d'autre que ce qu'il voit." (R. Bastide, *Religions agraires et structures de civilisation*, in : *Présence africaine*, 66 (1968)).

Le déroulement habituel des événements

O.c., 166.-Un grand nombre de rites sont accomplis sans mention de Dieu. Toutes les sécheresses ne sont pas dramatiques, par exemple, et c'est ainsi que l'Africain situe ce qui se passe, dans le cours ordinaire des événements qui rend visiblement présents les esprits, les divinités de second rang, les ancêtres, les esprits de la nature comme un fait quasi-immédiat. Les rapports de Lantier l'ont bien montré.

Le déroulement inhabituel des événements

Pour l'Africain, le fait fondamental est l'ordre existant des choses et des événements. À cet ordre appartient le cours ordinaire des événements. Cependant, lorsqu'il est excessivement perturbé, quelque chose comme un Être suprême apparaît. Et c'est la raison prééminente de ce qui se passe.

Lorsque l'on veut résumer le récit érudit de l'auteur, il en ressort ceci... Les noms que l'on donne à l'Être suprême (si tant est qu'on lui donne un nom) sont très variés et reflètent les types de culture : un berger ne parle pas de "Dieu" comme un agriculteur ou un éleveur. Mais l'être exceptionnel, compréhensible et transcendant de l'Être suprême est fondamentalement le même partout.

Même s'il semble (comme le soulignent certains spécialistes) que "Dieu" - à ne pas confondre avec le Dieu de la Bible - présente des caractéristiques paradoxales qui sont parfois confondues avec des caractéristiques contradictoires. Parfois, on donne des noms à " Dieu " ; d'autres fois, on dit qu'il n'a pas de nom.

Note ... - Cela signifie que si les noms ne trahissent pas l'essence de "Dieu", ils peuvent être là, et si les noms trahissent cette même essence, ils doivent rester absents. C'est un paradoxe mais pas une contradiction.

Parfois " Dieu " est loin des gens (on peut alors parler, entre autres, de " deus otiosus " (divinité en vacances)) ; à d'autres moments, il est plus proche de la vie que tout ce qui est visible et tangible. - Ainsi, on peut toujours trouver des "contraires" similaires en parlant de "Dieu".

Sans égal.

Une caractéristique prédomine : Dieu n'a pas d'égal - Il est comparable mais jamais identique.

Un modèle (o.c., 159).

Les Mosi l'expriment ainsi : - An yiid Wëndé (Qui dépasse Dieu ?). - An toé né Wëndé (Qui arrive jusqu'à Dieu ?).- An tög Wëndé (Qui est plus puissant que Dieu ?). - An kêm Wëndé (Qui est plus vieux que Dieu ?). - An gé né Wëndé (Qui vit habituellement avec Dieu ?) - Wënnam m'mi (Dieu sait). - Zàg bé Wëndé (Tout est en Dieu).- Da gëls Wëndé (Ne regarde pas Dieu dans les yeux).- Da pëlg Wëndé (Ne t'approche pas de Dieu).- Sid bé Wënné (La vérité est en Dieu).- Sid bé Wëndé (La vérité est avec Dieu).

Comme A. Hampaté Ba, *Aspects de la civilisation africaine*, in : Présence africaine 1972, dit : "Pour les sociétés liées à la tradition, le principe de toute compréhension véritable (...) vient toujours d'en haut".

17. Clitoris.

Bibl. .. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 286ss .

Lantier rencontre un fétichiste et l'interroge sur le clitoris féminin. Nous résumons.

Comment peut-on interdire, comme le fait la mission, aux femmes de se préoccuper de ce qui joue le rôle principal dans l'unité avec les ancêtres ? Dieu (comprenez : le père primitif) a fait le sexe de la femme de telle sorte que lui seul peut le visiter pour y introduire son esprit au moment de la conception. Ce faisant, la femme est poussée et excitée par le désir en deux endroits, le clitoris et le vagin. De quoi ? Le foyer du vagin est fermé par un hymen et n'est accessible qu'après avoir été déchiré. Pourquoi Dieu a-t-il mis cette fermeture à cet endroit ? Pourquoi veut-il un tel sacrifice de sang ? Dieu n'a jamais rien fait sans raison. La raison est que seul Dieu doit venir féconder la femme en lui donnant l'esprit des ancêtres.

Conséquence :

elle doit rester vierge jusqu'au jour où le mari choisi par les ancêtres ouvre la voie qui permet à Dieu de donner vie à une descendance. Un tel lieu ne doit pas être souillé car l'esprit des ancêtres doit y trouver la pureté.- Dieu voulait que sa présence procure à la femme le plus grand plaisir qu'elle puisse éprouver au cours de sa vie.

Le clitoris.

Dieu a donné à la femme le clitoris afin qu'elle puisse en faire usage pour le mariage, afin qu'elle puisse connaître le plaisir de l'amour sans perdre la virginité que l'esprit de Dieu exige.

Conséquence :

elle n'a aucune excuse si elle la perd. Et qui plus est : les plaisirs qu'elle éprouve aiguisent en elle un désir farouche de se marier.

La clitoridectomie.

L'excision du kittle n'a pas lieu chez les toutes petites filles car le kittle leur sert à se masturber. Elle n'est pratiquée que sur les jeunes filles considérées comme aptes à la conception et au mariage. Une fois qu'elles ont

perdu leur clitoris, elles ne se masturbent plus. Avec pour résultat qu'elles manquent beaucoup. Leur appétit se tourne alors vers l'intérieur : elles cherchent à se marier rapidement.

Une fois mariés - au lieu d'être absorbés par des expériences vagues et insignifiantes - ils concentrent tout au même endroit et - ce qui est normal - les couples connaissent la chance.

Votre Dieu, les blancs, agissent comme des êtres humains. Nous ne comprenons pas cela. Dieu ne travaille pas parce qu'il n'a pas de mains. Dieu - pour nous - est l'intention profonde dans tout ce qui existe : tout va dans une direction déterminée une fois pour toutes. Le devoir est de toujours aller dans la direction qu'Il a prévue. Pas de déviation.

Différence - Une tribu coupe le clitoris, l'autre non, car chaque tribu a son propre Dieu. Immédiatement, la tradition diffère et la coutume aussi. Les différences sont aussi dans la direction de Dieu.

Voilà pour ce que disait le fétichiste.

L'auteur : "Le reste de notre conversation s'est égaré - je dois l'admettre - dans des réflexions métaphysiques farfelues sans aucun rapport avec le sujet. Le lecteur admettra - je l'espère - que je reflète mieux le contenu de la conversation entre moi et l'homme fétiche que de me contenter d'exposer ma propre opinion sur la question. De ce que l'homme fétiche a dit, de nombreuses idées et interprétations peuvent surgir, que je laisse aux réactions de chacun".

Son interprétation.

"Qu'est-ce qui fait que les gens croient encore, dans les pays qui se présentent comme les plus avancés, plus qu'ils ne veulent le savoir, à l'importance de la virginité des filles ? Pourquoi laisse-t-on les garçons dans leur ignorance quasi générale de la portée érotique du clitoris ? Autant de questions que nous - pour quelle raison ? - mais qui pourraient peut-être "démystifier" (c'est-à-dire priver les idées des festivals de leur caractère mythique) et les priver de leur intouchabilité" - Beaucoup de choses ont changé depuis 1972 !

18. Il y a phallus et il y a phallus sacré.

Bibl : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 163ss.

L'auteur parle des objets que fabriquent les primitifs. Au lieu de donner la longue théorie qu'il développe et qui est presque banale chez les ethnologues, nous donnons une histoire qui est un échantillon mais qui reflète parfaitement l'idée générale.

Dans la région des Bakongo, les sculpteurs fabriquent des phallus. En compagnie d'un Canadien - représentant de l'ONU - qui voulait voir comment était créé un étonnant fétiche (c'est-à-dire un objet magique) dans la maison du vendeur, celui-ci s'est rendu dans un village près de Kinshasa. Dans un atelier rempli de phallus de toutes tailles - de notre petit doigt à celui d'un éléphant - tous deux restent immobiles d'étonnement. Le sculpteur est stupéfait pour la raison de cet étonnement. À la question du Canadien : "Qu'est-ce que ça veut dire ici ?", l'homme répond : "C'est du prokondo." "Et qu'est-ce que le prokondo ?". "C'est lorsque vous vous approchez d'une femme mais que vous êtes las, vous procédez par prokondo".

A ce moment-là, le sculpteur imite avec sa bouche et ses joues une locomotive allant de Kinshasa à Matadi. Il prend un prokondo, tourne autour d'une grande table avec le prokondo qui soupire et tousse déjà comme le train.

Les deux hommes retiennent leurs rires car les Bakongo sont susceptibles. L'auteur montre un prokondo, le plus grand, qui pèse jusqu'à vingt kilos et demande : "Tu ne nous dis sûrement pas que les filles Bakongo peuvent utiliser de tels engins." "Elles le peuvent ! C'est une question de magie : le jour du mariage, la femme se couche dessus pour avoir un enfant". "Mais il n'y a sûrement aucune raison pour que le fait de se mettre dessus favorise l'arrivée d'un enfant".

Ce à quoi le sculpteur répond : "Pas comme ça ! Ce prokondo est fait comme il se doit, en vue de la magie, mais une magie qu'il n'a pas encore reçue. Cela implique un long travail, celui de donner la magie. Lorsque le chef du village m'aura acheté le prokondo, il rendra l'objet apte à la magie. Le prokondo servira alors lors des mariages".

Le Canadien commande, négocie le prix et achète. En quittant l'atelier, le sculpteur - peut-être parce qu'il lui a trouvé un acheteur - glisse sous le bras de L'auteur un magnifique prokondo, "d'un noir intense et de taille naturelle".

L'interprétation de l'auteur

Dans la culture des Bakongo, toute réalité est porteuse de “ mana “ (force vitale) de sorte qu'elle rayonne des influences et en reçoit. Influences qui sont parfois bienveillantes, parfois malignes.

Conséquence : “ L'objet mérite le respect et l'attention “ (o.c., 152). L'auteur utilise le terme français “ ambiance “, “ environnement “, pour désigner l'espace - l'espace occulte donc - dans lequel vivent les indigènes, - un environnement d'innombrables “ influences “, bonnes et mauvaises.- C'est à partir de cet “ environnement “ que l'on peut comprendre le phallus sacré.

Il exprime le pouvoir que la divinité/ancêtre met à la disposition de la femme mariée. Si elle - mariée - s'y prosterne de manière rituelle, alors à travers ce phallus qui grâce à la “ consécration “, comprenez : traitement magique (c'est un traitement long et attentif), devient phallus sacré, la divinité ancestrale répond avec son sperme divin à l'union avec l'homme.

L'auteur souligne :

les objets magiques de ce type sont un message adressé au destinataire qui est ici le fertilisant extranaturel. Le message, ici une question, “ Accordez la fécondité “, ne se limite pas à des pensées, des paroles, des actions mais devient “ parlant “ car un objet consacré transmet le message, la question. La croyance est que le géniteur divin comprend beaucoup mieux le message à travers cet objet-nous.

Note. - P. van Baaren, *Doolhof der goden*, Amsterdam, 1960,190, souligne le même sens “rhétorique” de la magie : “L'homme appelle les êtres divins à l'aide et en même temps il montre drastiquement à ces aides divines quelle aide il attend d'eux. Bien entendu, cela ne réussit qu'au sein de la même religion avec son système d'êtres élevés et leur ouverture aux adeptes humains, système de compréhension mutuelle.

19. Féticheuses.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique* (Magie et sexualité en Afrique noire), Paris, 1972,67/77. -

L'auteur note que la langue africaine appelle “fétiche” des choses comme un masque, une figurine, un arbre, une plante, ou même un réceptacle rempli de plusieurs “choses”, et que ceux qui, en tant qu'humains (hommes, femmes), peuvent/peuvent créer un fétiche passent par des épreuves très dures de leur propre initiation. Il a été autorisé une fois à expérimenter un rite dans un

“monastère” de fétichistes dans le nord du Dahomey (Afrique de l’Ouest) juste avant le festival annuel des fétiches à Lolo. La Kaba de Lolo attire beaucoup de monde.

L’ancêtre fondateur des Ber ou Bariba, un peuple très primitif, s’appelle Saccalolo. Il est vénéré comme un dieu. Les féticheurs Bariba recueillent la terre à Lolo où il est enterré pour l’utiliser dans la création de fétiches. Deux types de fétiches sont connus : les fétiches curatifs, constitués de terre de Lolo, et les fétiches porte-bonheur, constitués de statues humaines frottées avec des mélanges magiques.

Les femmes sacrées qui sont destinées à transférer les forces vitales à un fétiche subissent une formation de trois ans. Elles sont d’abord déflorées mais restent sans relations pendant cette période ; elles ont chacune une hutte qui abrite un phallus qu’elles touchent plusieurs fois par jour mais qu’elles ne sont pas autorisées à utiliser pour le plaisir sexuel. Dans la cour, on peut voir un coq attaché au grand fétiche que Saccalolo présente aujourd’hui. Lorsqu’il chante le matin et le soir, les novices doivent se masturber selon les rites habituels. L’initiation se termine par une excision du clitoris.

Le “pouvoir” du roi Lolo.

Les initiés conduits par la femme chef fétichiste sont vêtus de blanc. Ils se déplacent sur environ un kilomètre jusqu’à un grand étang dans un méandre de la rivière. Les villageois gardent leurs distances. Le chef du village émet quelques cris puis jette une série de poulets vivants dans l’étang. Les nombreux crocodiles se jettent sur les animaux.

L’initié ouvre la voie en chantant, suivi des novices. Ils entrent dans l’eau jusqu’à ce qu’elle monte à sa ceinture. Les crocodiles - “J’ai vu ce miracle fantastique” dit Lantier (o.c., 76) - libèrent le passage. L’initié s’adresse alors aux crocodiles et, au nom de Lolo, leur ordonne de permettre aux femmes du lieu de puiser l’eau de la mare tout au long de l’année. “Ici et là, les énormes bouches des crocodiles s’ouvrent comme pour répondre” (ibidem). Puis les féticheurs sortirent de l’eau à reculons. Le bas de leurs jupes était boueux, le haut était blanc. Ce qui crée une impression d’aliénation. Elles atteignent la rive. Elles se déshabillent et retournent dans l’eau où elles se baignent au milieu des crocodiles.”

Impression finale : “Je respirais fortement par peur de la puissance d’attaque de ces prédateurs. Quelques minutes plus tard, les féticheurs sont sortis de l’étang. Alors les villageoises, tenant des cruches prêtes, vinrent

puiser de l'eau à la face des crocodiles, qui les regardaient avec la plus grande indifférence" (o.c., 77).

Note. - Il convient de mentionner une phase du rite à laquelle Lantier a été autorisé à assister, au cours de laquelle les novices ne font plus qu'un avec "les pouvoirs cachés" (o.c., 74). Les novices - entièrement nus - apparaissent sous la direction de l'initié "les yeux fixes" comme s'ils avaient pris de la drogue. Le chef du village, à qui Lantier demande s'ils ont pris une "drogue", sourit et dit qu'ils sont des voyants.

Lorsqu'on lui demande ce qu'ils ont vu, il répond : "Ils voient le roi Lolo en compagnie de ses sujets et de ses femmes. Ceux-ci sont satisfaits car le roi a conquis tous ses ennemis et il a le soleil derrière lui. Le roi est si puissant qu'il accorde aux femmes qui le voient la capacité de contrôler tout ce qui vit."

Sur ce, Lantier demanda s'il ne pouvait pas voir une preuve de cela. Aller dans l'eau au milieu des crocodiles, comme décrit ci-dessus, et le faire deux fois, comptait comme une "preuve" dans la mentalité du chef du village : "Très sûr. C'est facile. Sois patient" avait-il dit. Il parlait de la scène dans l'étang !

Note - Les primitifs aussi ont leurs "miracles" qui justifient les axiomes de leur religion.

20. Une société secrète de femmes.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 249/257 (Sarabandes de femmes),

Le rôle magique de la femme comme sanctuaire du sperme du père primitif est assuré en Afrique noire par de nombreuses sociétés d'initiation des jeunes femmes. Au Gabon, ces sociétés sont appelées "Nyembe" ("Nzembe"). Dans le passé, on risquait sa vie si on essayait d'assister ou d'espionner les réunions des sociétés de femmes. L'auteur raconte son expérience à cet égard. Il a été convenu qu'il était autorisé à assister à la cérémonie et qu'il était accompagné par un ancien, et non par une femme sacrée.

Le lieu du rituel est un espace ouvert protégé des regards par une triple clôture circulaire constituée de haies de plantes diverses, dont certaines portent des fleurs très odorantes. Au milieu se trouve un phallus sacré de deux mètres de haut fait de terre.

Lantier n'a pas été autorisé à pénétrer dans la clôture ; il n'a pas non plus été autorisé à prendre des photos. Il a pu regarder debout sur une échelle contre un arbre près de la clairière. Lorsqu'il est arrivé, le rite avait déjà commencé. De légers nuages obscurcissaient la lumière de la lune mais des torches enflammées la soulageaient.

Devant le phallus sacré, une femme battait le tam-tam. Une cinquantaine de femmes marchent sans hâte autour du phallus. Elles formaient un train : l'une après l'autre, elles donnaient la main aux éclaireurs de la précédente. Elles étaient complètement nues mais équipées d'un épais pénis artificiel avec lequel chaque femme - c'est ce qu'il semblait à Lantier - touchait les fesses de la précédente.

La cérémonie dura sous cette forme monotone - l'Afrique connaît souvent cela - pendant au moins une heure. Soudain, cependant, comme par magie, la sarabande cessa. La femme qui frappait le tam-tam monta son instrument, qui ressemblait à un tabouret rond, et s'adressa aux participants. De temps en temps, les participants interrompent l'oratrice par des cris ou des répétitions de phrases que Lantier ne comprend pas. Le discours semble interminable. L'oratrice le termine par une série de coups de tambour doublés.

Elle penche alors sa tête en avant contre le phallus et montre son derrière aux personnes présentes. Elle a ouvert ses fesses avec ses mains. Cela a duré environ dix minutes. Puis la drague a commencé, pendant laquelle chaque participante a poussé le pénis avec lequel elle était harnachée entre les fesses de la meneuse.

Puis les femmes se sont positionnées autour du phallus de terre, déposant le pénis avec lequel elles étaient harnachées. Le chef donnait de courts coups de tam-tam. Les participantes ont repris leur pénis truqué et l'ont déplacé d'avant en arrière, comme une représentation du rapport sexuel.

“Je me demandais comment tout cela allait se terminer lorsque le vieil homme qui me guidait m'a ordonné de quitter mon échelle. Je l'ai supplié de me laisser regarder encore quelques minutes mais il m'a assuré que c'était impossible car nous serions tués par je ne sais quel esprit si nous assistions à la partie la plus secrète du rite. J'ai jeté un dernier coup d'œil : l'une des femmes se roulait dans le sable et pleurait à chaudes larmes. Deux autres femmes se tenaient l'une contre l'autre. Mais le vieil homme m'a tiré à l'écart” (o.c., 257).

Note. - L'auteur, o.c., 255, dit : "J'ai la conviction que des rassemblements de ce type peuvent être considérés comme des éclosions au sens de celles qui existent actuellement dans la région parisienne".

Cette déclaration est surprenante car elle contredit le reste de l'interprétation de l'auteur sur le contexte de la magie sexuelle en Afrique noire. Le fait que les femmes en question "vivent" est tout à fait conforme à ses vues sacrées. Elles vivent sincèrement ce que les traditions imposent. Le fait que l'on parle de "vivre dehors" témoigne d'une méconnaissance de son caractère sacré. Bien qu'une sorte de survie en soit apparemment un aspect.

Les sociétés secrètes, comme celle décrite par l'auteur dans sa rencontre, ont pour but d'appliquer les règles de conduite des ancêtres sur terre et dans l'autre monde, y compris sous la forme que nous venons de décrire. Malheur à celui qui, dans ces cultures, ose les briser. Cela peut expliquer la reddition des femmes.

21. Du masque au masque sacré.

Bibl. .. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 195ss ...

L'auteur assiste à la dédicace privée d'un masque à Diosso, un village proche de Pointe-Noire (Congo-Brazzaville). La case rectangulaire est remplie d'objets très divers dont le châssis du magicien. Quelques hommes et une femme aux vêtements plutôt ordinaires sont présents. L'homme sacré garde le haut du corps non vêtu mais est chargé d'un ensemble surprenant d'objets magiques. Il s'est assis pendant une conversation banale.

Au signe d'un participant, il se lève et emmène dans un coin un certain nombre de paniers et d'objets qu'il place devant lui. Sur un bloc, il pose un masque peint de figures géométriques. D'un sac, il sort un fétiche (objet chargé de pouvoir magique) auquel étaient attachés des morceaux de métal, des clous, des morceaux de clés et autres.

La femme se déshabille et d'une voix tranchante, elle entame une mélodie qu'elle chante jusqu'à la fin du processus.

L'homme sacré met le masque sur le fétiche. Dans une ruche, il prend un serpent qui semble endormi et le saisit par la tête. Lentement, il s'enroule autour de son bras. Tenant le serpent au-dessus de lui, le bras tendu, il secoue trois fois un panier rempli d'objets qui tintent. Le serpent se déploie. Des deux

mains, il les saisit et les fait s'enrouler autour du masque. L'animal accomplit le rite avec apathie. C'est ainsi qu'il semble à Lantier.

La femme chante ou plutôt pleure en se déhanchant, en gesticulant, en frappant des mains.

L'homme sacré sort une corne tronquée dans laquelle il jette une poudre. Il secoue le klaxon comme on lance un tarling. Il la porte à ses lèvres, se penche sur le masque, et en soufflant trois fois, il jette la poudre sur le masque.

La femme s'arrête soudainement. Le magicien place le serpent, la corne et le fétiche dans leurs paniers respectifs et pose le masque sur le bloc.

De retour à Pointe-Noire, Lantier s'étonne de l'absence de danses. On lui explique que le masque n'a pas un but collectif mais a été commandé par l'un des hommes présents : deux de ses enfants sont morts en quelques jours et il demande une incantation contre un jet de sort.

Axiomatique.

O. c., 154.- Lantier observe que, dans les présupposés d'un tel événement magique, il est retenu que les choses données ont leur place et que la création d'une chose nouvelle est une perturbation de l'ordre donné des choses. C'est pourquoi le recours aux ancêtres et, en particulier, à l'ancêtre fondateur, est avant tout un devoir. Les gens veulent savoir si ce qui va être créé va leur plaire ou même leur imposer la création.

Par conséquent, chaque production est un rite de passage qui s'adresse aux "esprits" afin de les persuader, et qui prévoit le traitement des garanties nécessaires et suffisantes.

Conséquence : la construction de villes, de villages, de huttes, leur placement, la fabrication d'équipements, tout cela est régi par des règles parfois très complexes et, de surcroît, très variables selon les régions du globe.

Notes. - Th. P. van Baaren, *Doolhof der goden*, Amsterdam, 1960, définit le masque sacré comme une couverture du visage qui porte généralement les traits d'esprits ou de divinités qui "apparaissent" à travers le masque, c'est-à-dire qui sont présents de manière visible et tangible. La danse des masques utilise ensuite des masques sacrés pour représenter des êtres divins ou du moins supérieurs.

La question se pose dans la description que fait Lantier de l'extérieur : quels procédés et quelles présences - l'homme sacré, la femme sacrée chantante, le serpent sacré, les objets consacrés, les présences montées. Ce qui est magiquement certain, c'est que le masque, une fois consacré, dégage une nouvelle force vitale ou "mana" qui s'exerce, entre autres, dans la famille de l'ordonnateur dont les enfants sont morts en un temps remarquablement court.

Cette force vitale est celle du magicien lui-même, de ses objets sacrés mais aussi et en premier lieu - comme le dit van Baaren - de l'ancêtre fondateur et des âmes ancestrales, des esprits liés à ces êtres, etc. - L'intuition consiste alors à saisir le "sacré" ou le "sacré" qui se cache dans et derrière tout ce qui est extérieur. Ce n'est qu'alors que l'on saisit ce qui se passe réellement. Ce n'est qu'alors qu'existe une véritable science religieuse qui voit à travers l'extérieur.

22. Le juge comme interprète d'un esprit.

Bibl. : J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 132/134.

Dans les forêts du Gabon, la formation des juges comprend deux étapes, l'appel aux esprits familiaux et l'initiation rituelle. Dans chaque famille, on conserve les crânes des ancêtres, qui sont avec grand soin écorcés, nettoyés et frottés avec la salive des femmes.

Un garçon soigneusement sélectionné est accepté par les ancêtres lors d'un rite : il prend une décoction de l'écorce d'une euphorbe ("alan") afin de pouvoir voir les esprits.

Byeri, l'ancêtre primordial lui-même, lui apparaît et lui donne une tape sur l'épaule qui fait de lui un homme sacré. Si Byeri n'apparaît pas, cela signifie que les ancêtres refusent celui qui est récité par les vivants.

Dans certaines tribus, les juges sont désignés parmi les hommes qui ont un contact avec Byeri. L'assemblée des juges se choisit elle-même. Ceux qui sont ainsi choisis s'isolent pour voir Mundju, l'esprit de la plante chargée de pouvoir. Autour de cette plante, chaque participant place les crânes de sa famille. Les crânes des juges décédés sont placés le plus près possible. Pendant huit jours, au rythme des tam-tams et des tintements, les candidats doivent continuellement bouger la tête de haut en bas, sauf pendant les repas.

Ils prennent une dose précise d'iboga (une plante) afin que trois jours plus tard, ils voient les ancêtres.

Le cinquième jour, la force vitale de la plante entre dans leur tête et ils sont désormais habités par son esprit, qui représente l'ordre du monde. Ce qu'ils disent alors est infaillible. Ensuite, ils ornent leur tête de plumes de perroquet, "l'oiseau qui parle sans comprendre". Avec un bâton, ils frappent la terre et remercient l'esprit qui est en eux : "Toi, esprit de la parole, toi qui as ouvert pour nous la porte étroite et difficile à atteindre, nous te remercions. Esprit de la parole, désormais tu parles par nos bouches. Esprit de la parole, désormais nous sommes la vérité grâce à toi".

Les juges reçoivent alors les signes distinctifs de leur fonction : un bonnet phrygien rouge, une machette, un bâton à grelots pour imposer le silence, ainsi qu'un certain nombre d'objets magiques avec lesquels ils touchent ceux dont ils exigent une attitude respectueuse et une obéissance absolue. Comme l'esprit de l'ancêtre parle à travers eux, tout le monde s'incline naturellement devant eux - ces juges jouent le rôle de maîtres d'hôtel et de juges.

Note. - O.c., 124.-Le rôle d'une plante sacrée intrigue Lantier, voire l'agace. Par exemple, il dit : " Les plantes possèdent la faculté de guérir ou de tuer comme ça. " Après la découverte du feu, l'auteur considère cette découverte comme l'observation la plus importante dans l'évolution de l'humanité.

Plus encore - et cela agace encore plus l'auteur - les plantes permettent de voir l'autre monde. Il conclut : "La mentalité primitive est effrayée par l'existence d'un pouvoir aussi fantastique et se résigne à la supériorité de la plante" (ibid.). La plante - dit-il -, une fois "personnifiée", acquiert un pouvoir surhumain. Pire encore : un arbre magique, par exemple, est habité par un esprit invisible.

Dans ces conditions, la plante est en soi un fétiche pour un primitif : elle tire son essence de l'autre monde. Le fait qu'elle appartienne à l'autre monde - en cela elle surpasse les êtres humains - témoigne - comme une " personne " - de sa capacité à lire dans l'esprit des gens, à déterminer leur culpabilité, à juger éthiquement leurs actions et à y répondre par une récompense ou une punition.

"Cette étonnante croyance, si répandue dans les sociétés archaïques, si lourde de conséquences", agace l'auteur, qui aborde néanmoins - surtout lorsqu'il s'agit de magie sexuelle - les primitifs avec un esprit ouvert.

Note. - C'est clair : l'interprétation de Lantier, que nous venons d'esquisser, témoigne d'une méthode superficielle, behavioriste (ne prêtant attention qu'aux comportements extérieurs). Il ne tient pas compte de ce que lui disent les primitifs, en n'expliquant pas leurs revendications sur la base de leurs axiomes et de leurs expériences, mais en les considérant à partir de son axiomatique occidentale, en tant qu'étranger. Cette approche est peut-être scientifique, mais reflète-t-elle la réalité ?

23. La croyance en la "magie".

Bibl. J. Lantier, *La cite magique*, Paris, 1972, 199/209 (Amulettes et gris-gris).

L'utilisation d'amulettes, d'objets porteurs de chance ou de malchance, est normalement basée sur le dynamisme, la croyance en la force vitale. Mais ce n'est pas si simple.

Le rôle de l'amulette se manifeste déjà en Afrique islamisée sous la forme du maraboutage. Dans les pays de l'islam noir - notamment au Sénégal - la religion est mi-islamique mi-négro-africaine. Le petit homme est rassuré par une amulette.

L'islam n'a pas de prêtres comme dans le catholicisme, par exemple, mais il a - du moins dans certaines traditions islamiques archaïques - des magiciens qui peuvent être assimilés aux purs magiciens négro-africains, - généralement des "marabouts". Dans la plus grande partie de l'Afrique noire, on trouve partout des marabouts qui vendent toutes sortes de "gris-gris" aux Nègres ou les échangent avec eux. En général, ces tissages sont faits d'une vessie de cuir ou de peau d'animal, dans laquelle sont insérés des morceaux de papier sur lesquels sont écrits des versets du Coran. Souvent, ils se contentent de morceaux de vieux quotidiens en caractères arabes. "Ce qui - semble-t-il - revient au même".

Modèle.- L'auteur a connu à Fort-Lamy un chauffeur, Ours Paul. Il ne savait pas conduire une voiture mais il avait acheté un permis de conduire qu'il portait accroché à son cou avec d'autres papiers et amulettes.

L'auteur. - J'ai vu Ours Paul un jour au marché de Fort-Lamy acheter un quotidien arabe vieux de cinq ans. - Qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ? - "Ça ? C'est du gri-gri". - "Gri-gi ? Comment ça ?" - "Ce qui est écrit dessus, ça sert à faire du gri-gri par marabout." - "Et pourquoi as-tu acheté ça ?". -

“Ma femme, elle couche avec d’autres hommes quand je ne suis pas là et elle met sur moi la maladie de la femme. Je mets le journal sous la natte de ma femme” - “Mais ta femme verra sûrement le journal si elle prend la natte”.

A cette question, Ours Paul a fait la réponse suivante, qui vaut, je crois, mieux que tout un exposé philosophique : “C’est au moment où ma femme verra le journal qu’il y aura de la magie. Quand elle regardera, elle reconnaîtra l’écriture du gri-gri et elle aura peur. A moi elle n’obéira pas mais au gri-gri elle obéira”.

Ours Paul me semblait être un grand connaisseur des gens. Aussi : J’ai posé d’autres questions : “Le gris-gris que vous avez, c’est une chance pour vous ou quelque chose pour les autres ?”. - “C’est parce que les autres, en le voyant, reconnaissent que c’est magique. Ils reconnaissent. A partir de ce moment ou ils sont obligés de faire ce que je demande”. “Et les anciens qui sont morts, ils les reconnaissent aussi ?”.

“Les anciens qui sont morts, et les esprits !”. Ours Paul m’a montré une sorte de boîte à tabac suspendue à son cou. Il y avait dedans plusieurs morceaux de fer attachés. Je lui ai demandé ce qu’ils signifiaient : “Ça ? C’est en qualité de fétiche Sara. C’est comme ça que je sais que je suis Sara-Gambaye et que ce n’est pas un mauvais esprit, pas un boemboem dans la tête”.

Remarque. - Les Sara sont un peuple de l’extrême sud du Tchad et du nord de la République centrafricaine. Il existe plusieurs sous-groupes. Cela explique pourquoi Ours Paul s’appelle Sara-Gambaye. Bien que l’islam fasse des conversions, les Sara restent très attachés à leur religion.

Mythe.

Nouba est l’Être suprême. Il a fondé l’univers. Sou et Loa, les frères jumeaux, sont respectivement le héros de la culture et le dieu du ciel et du tonnerre. - Le chef du village (‘Mbang’), assisté de la folie des anciens, détient les pouvoirs rituels et est responsable de l’initiation (‘yondo’).

Remarque. - Il est clair que Lantier, en tant que sceptique, se jette sur l’explication psychologique de Ours-Paul pour insinuer que la “magie” est une question de croyance subjective. Ce n’est qu’un aspect de la vérité complète : parce que la croyance de base est précisément une croyance qui hiérarchise et expérimente comme réalité objective la force vitale qui est à la base de la magie, il est possible qu’un sous-produit tel que celui décrit par Ours-Paul

soit prouvable. Même dans le sous-produit, la croyance originelle est encore reconnaissable.

24. Le jugement de Dieu sur le(s) naturisme(s).

Nous allons maintenant examiner des textes qui montrent sans rien cacher ce qu'est la religion sexuelle, essence du naturisme antique (religion de la nature). Cependant, pour comprendre de telles réalités - la multiplicité doit être soulignée car il s'agit d'une multitude de formes - d'une manière strictement biblique, un jugement sur celles-ci est nécessaire.

À cette fin, nous citons Jérémie 13, 22/27. Le prophète annonce l'imminence de l'exil, conséquence amère des déviations commises par le peuple israélite. Avant que l'enfer ne se déchaîne, il met en garde pour la énième fois dans les termes suivants .

“Tu te dis à toi-même : pourquoi de tels malheurs m'arrivent-ils ? “Eh bien, à cause de l'immensité de ta déviation : c'est ainsi qu'ils ont relevé tes jupes et que tes talons ont été dénudés (comprenez : que tu as été violée) ! Un Éthiopien peut-il changer de peau ou une panthère de taches ? Et toi, peux-tu bien agir, toi qui es accro au mal ? - Non, moi, Yahvé, je te disperserai comme la paille qui s'envole au vent de la steppe. Voilà ton destin, ce qui t'attend. Cela vient de Moi - ainsi parle Yahvé - puisque c'est Moi que vous avez oublié en vous confiant au mensonge (comprenez : aux divinités païennes). Moi-même, je relèverai tes jupes jusqu'à ton visage, pour que ta honte soit visible. Oh, tes adultères et tes cris de plaisir : ta prostitution honteuse. Sur les collines et dans les champs, j'ai vu tes rampes (comprenez : les divinités païennes). Malheur à toi, Jérusalem, qui restes impure ! Et pour combien de temps encore ?

Note. - Le texte n'est vraiment compris que si l'on voit deux sens en un : “ impureté “ signifie “ apostasie de Dieu “ (se confier aux divinités païennes) mais cette apostasie implique des rites impurs qui conduisent immédiatement à une impureté morale.

Note. - Le *Livre de la Sagesse* 11:16 dira plus tard des Égyptiens qui adoraient les animaux rampants comme des êtres divins, qu'à un moment donné ils ont dû avoir affaire aux animaux rampants “afin qu'ils voient que l'on encourt un malheur selon la déviation que l'on a commise.” Cela est repris dans *Sagesse* 12, 23 : “ Toi, Yahvé, tu as cherché à les convertir par leurs propres abominations. “

Le texte de Jérémie met en avant cet axiome : de même que les femmes israélites relevaient leurs jupes lors de rites impurs, de même elles verront leurs jupes relevées par les armées étrangères. Cela trahit - ce qu'on appelle - la sanction immanente dans le jugement de Dieu : on subit les conséquences de ses propres actes. S. Paul, Galat. 6:7/8, le dit clairement et sans ambages : "Ce que l'on sème, on le récolte. Celui qui sème dans la chair (c'est-à-dire une force vitale inférieure) récoltera la destruction à cause de la chair. Celui qui sème dans l'esprit (c'est-à-dire la force vitale de Dieu) récoltera la vie éternelle en vertu de l'esprit. C'est ce qu'on appelle "la loi des semailles et des récoltes". La conséquence malheureuse est intégrée dans la déviation elle-même. La "sanction" ne vient pas de l'extérieur (de Dieu, par exemple) mais est "immanente", latente dans la déviation elle-même.

A propos : ce que dit Jérémie, a été dit un siècle auparavant par Isaïe, 47:2/3, en référence à la chute de Babylone : "Va chercher le moulin à bras et mouds de la farine. Déboutonne ton voile, relève ta jupe, dénude tes jambes comme pour patauger dans les ruisseaux afin que ta nudité soit exposée, que ta honte soit exposée. Moi, Yahvé, j'opère ma rectification et personne ne s'y opposera".

Les textes qui suivent sont parfois d'une crudité choquante. Ce sont des récits de ceux qui en ont été les témoins oculaires. Certains témoins oculaires affichent leur scepticisme à l'égard de la religion mais ne nient pas ce qu'ils ont vu. Ce type de témoin oculaire est peut-être le plus fiable, car il voit à l'encontre de ses axiomes.

Ceux qui liront ce qui suit se rappelleront plusieurs fois ce que Jérémie dit à propos de l'apostasie en Israël. Par exemple : " Oui, depuis longtemps vous avez brisé vos (comprenez : les commandements de Yahvé), brisé vos " chaînes " et dit : " Je ne servirai pas ". Mais sur toute hauteur de colline, sous tout arbre vert, tu t'es couchée comme une prostituée".

Ce qui implique de renoncer à Dieu comme à un joug pour se livrer à des rites naturistes qui sont la dépendance même, car les divinités de la nature ont leurs exigences dures comme le roc.

25. La Déesse Mère.

Th. van Baaren, *Doolhof der goden* (Introduction à la science comparée des religions), Amsterdam, 1960, 24/30, parle de “la popularité de la Déesse Mère” comme d’un fait incontestable :

“La Déesse Mère a une place légitime dans presque toutes les religions” (o.c., 29). Mais dans les religions du Livre (l’Ancien Testament, le Nouveau Testament et le Coran), elle est officiellement interdite.

Nous nous attarderons un instant sur une religion de la Déesse Mère encore florissante, notamment en Inde. - R. Lohman, *Voorbij het bewuste* (*Dagboek van een priester-yogi*) Utrecht, 1969, 109, écrit ce qui suit.

Pondichéri 12.11.1968. - C’est toujours et partout “la Mère”, mais cela peut signifier deux choses. Tout d’abord - ce qui est très vivant dans l’hindouisme - “la Mère-Dieu”, l’Énergie divine, le Divin primordial sous l’aspect de la Mère. Aurobindo est plein de cela.

Et puis il y a encore “la Mère” de quatre-vingt-onze ans, une sorte de personnification ou d’incarnation de la Maternité Divine.

La shakti. - J. Bleeker, *De Moedergodin in de oudheid*, (La Déesse Mère dans l’Antiquité), Den Haag, 1960, a son sur les anciennes Déeses Mères mais consacre encore un texte (o.c., 126/136) à Lakshmi et Kali.

L’Inde a une trinité de dieux masculins - pas une trinité comme dans le christianisme bien sûr -, à savoir Brahma, Shiva, Vishnu. - Chacun d’eux a une déesse comme source d’énergie, une “shakti”. Ainsi, Shiva a pour shakti Kali qui, par sa magie, donne et détruit la force vitale - également appelée “shakti” (remarque : encore une fois, l’harmonie des contraires), puis avec Shiva. Elle porte autant de noms que de rôles qu’elle joue avec sa shakti ou énergie : Durga (l’exaltée), Kumari (la vierge), etc. De même, Vishnu en tant que “femme” a Lakshmi comme énergie féminine : “La Shakti représente le pouvoir créatif, - magique, érotique, rituel, - comme l’influence rayonnante de la divinité sur le monde” (o.c., 130).

Bleeker ajoute que “de nombreux dieux ont une Shakti comme compagne”.

Note. - Nous rencontrons à nouveau la singulière observation que l’énergie masculine ne “ fonctionne pas vraiment sans l’énergie féminine “. Car si

Bleeker dit “compagnon”, il dit trop peu : “énergie compagnon” refléterait toute la réalité.

Le kumari népalais.

C'est un cas de théologie politique. - On a beaucoup parlé de ce que M.-G. Boulanger, *Le regard de la kumari* (Le secret des enfants-dieux du Népal), (Paris, 2001), en tant que journaliste tente de dépeindre. - Le kumari est une petite fille comme représentation visible de la Shakti Kali-Durga selon un rite qui est resté très mystérieux jusqu'à présent.

Un mythe - le mythe est le texte approprié pour exprimer un “mystère” (une intervention du sacré dans notre monde) - décrit : “(...). Elle a mille bras, mille têtes. Elle se met sur le trône. Elle est enragée. - Le monarque lui donne des boissons alcoolisées, des stimulants et des sortes de viande. - La shakti boit et elle est prête à aider le monarque”.

On comprend le mythe qui représente le rite comme étant pris en charge par la Déesse Mère Kal--Durga : sans shakti, énergie féminine, à travers une fille choisie (le choix obéit à des normes sacrées), le monarque peut régner mais il lui manque “la touche finale” qui confère la sainteté typiquement féminine et qui accorde le plein bonheur.

Le monarque présente l'une ou l'autre divinité masculine, la petite kumari la Déesse Mère... Un penchant clairement érotique semble - selon ce qui a filtré du rite d'établissement - être présent. - Ce qui, étant donné les axiomes païens qui régissent une telle religion, ne laisse aucun doute. On se souvient de ce qui précède.

Note. - Avec cela, nous pouvons arriver à une conclusion qui est en même temps une question : qu'est-ce qui fait que partout dans le monde - sauf dans les religions juive, chrétienne et islamique - la femme, sa vitalité, son influence typique sont mises en avant comme une sorte de sous-structure de la sainteté typiquement masculine ? Imaginez un peu : un roi au Népal ne règne que sur la base d'une petite fille - certes en tant qu'affirmation actuelle visible d'une Déesse Mère de haut rang - , un enfant encore (mais un enfant conforme aux normes religieuses) ! Ce qui englobe ce que nous appelons “le sacré” contient néanmoins des aspects primordiaux pour notre pensée occidentale !

26. Une sorcière.

J. Durand, *Les sorcières*, Pont-St-Esprit, 1990, donne une série d'échantillons du monde des sorcières dans le Languedoc, les Cévennes, le Vivarais, le Velay, l'Auvergne, la Haute Provence de l'époque. Selon Durand, rationaliste sceptique, il n'y a aucun doute : la grande majorité des sorcières étaient des femmes.

Un modèle.

Catherine Peyretone, "la sorcière de Montpezat", prétendait avoir eu des rapports sexuels avec "le lièvre noir". Il est aujourd'hui impossible de savoir qui ou quoi était cette créature mythique. Ce qui est clair, en revanche, c'est qu'elle avait un esprit - ou plusieurs à la fois ? - dans son esprit (y compris dans son imagination) qui la stimulait érotiquement.

Le dynamisme.

Un fait est historiquement certain : Catherine était surnaturellement douée. Comme son "don" était avant tout maléfique, elle a semé la peur (justifiée ou non) dans le Vivarais pendant trois décennies. Elle fut arrêtée le 25.09.1519 avec les conséquences (o.c., 63/71).

Remarque. - On compare cette copule "lièvre/femme" avec celle mentionnée par Hérodote dans Mendès ("mâle/femme").

Comparaison.

Bibl : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot de kennis der antieke godsdiensten* (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 201/229 (La conception antique de la servitude). - Les esclaves et aussi les femmes esclaves étaient dans la Rome antique la représentation visible des divinités du monde souterrain. En tant que tels, ils étaient considérés comme les dispensateurs de vie et de richesse au sein de la famille.

Caractère sacré.

Le caractère sacré des femmes esclaves était égal à celui des esclaves. Mais elles représentaient en particulier le "mystère" (c'est-à-dire la percée du sacré dans le monde) de l'essor de la vie qu'elles contribuaient à réaliser. C'est ainsi qu'elles devinrent les servantes de Junon, la déesse de la fécondation et de l'accouchement, et immédiatement de la déesse

Vesta (nom de la Terra Mater, la Terre Mère).

Feriae ancillarum. - La célébration des jeunes filles le 7 juillet à Junon Caprotina (littéralement : Junon avec la nature de la chèvre) comprenait ce qui suit. Sous la direction d'une camarade esclave, les femmes esclaves, vêtues des vêtements des matronas (les femmes de rang), sortaient de la ville et faisaient un sacrifice en l'honneur de Junon sous un figuier sauvage qui était surnommé "caprificus", une chèvre. Le liquide, appelé "lac" (lait), de cet arbre qui, sous cette forme, dégageait un sperme sacré, était mélangé au sacrifice des esclaves considérés comme des "chèvres", c'est-à-dire des symboles de la fécondation. Ce rite comprenait également une sorte de combat de pierres et - ce que les Grecs anciens appelaient "aischrologia" - des paroles érotiques. Quelque chose qui était utilisé dans les célébrations féminines comme un culte à la déesse de la Terre, protectrice de la procréation.

Note. - On peut constater que le couple "animal mâle/ nous femme" est un couple immuable à travers les siècles. L'animal mâle représente en soi un pouvoir fécondant et dans un contexte sacré une divinité masculine qui était visiblement présente et liait sa force vitale à celle de l'animal. Là encore, il s'agit de dynamisme, mais au niveau culturel des religions "païennes" qui, par essence, ne connaissaient pas d'autre force vitale que celle des plantes (y compris leurs esprits), des animaux et des êtres humains.

Elles se sont sauvées avec le fluide qu'elles connaissaient. En tant qu'homme moderne, et certainement en tant que croyant de la Bible, on peut mépriser de tels rites, les condamner comme démoniaques ou sataniques, mais seulement de manière à réaliser que l'humanité passée et pré-moderne "ne connaissait rien de mieux". Pour l'humanité, la nature était avant tout un "mystère", c'est-à-dire une présence visible de toutes sortes de forces vitales et d'êtres sacrés, qui, s'ils étaient manipulés correctement, pouvaient agir de manière salvatrice au moyen de rites témoignant d'une proximité peu commune avec la nature.

27. Les Vestales.

E. Lazaire, *Etude sur les Vestales*, Paris, 1986, xv, dit : "Vesta, sois-moi favorable. A ton honneur, à l'honneur de ton culte nous chantons maintenant. J'étais absorbé dans la prière, et voici : Je sentais la haute déesse, tandis qu'autour de moi la terre émettait une lumière violette."

Ce vers est du poète latin Ovide (-43/+17). - Il nous permet d'interpréter la haute estime que suscitait la déesse Vesta et au service sacré de laquelle se tenaient les vierges vestales.

W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 306/ 308, souligne que les Vestales représentaient à Rome la déesse Vesta (la Terre Mère). Elles gardaient “le feu du foyer toujours brûlant”, le berceau de la vie et du bonheur de Rome.

Soit dit en passant, le feu - entre autres sous la forme du feu de l’âtre - était toujours le feu de la terre en tant que force régénératrice et vivifiante de la Terre (comprenez : de la déesse).

Le dieu du foyer. Les Vestales étaient les vierges consorts du dieu du feu : elles étaient désignées par le pontifex maximus (grand prêtre) comme “amatae” (amantes) du dieu du feu. Elles portaient donc la coiffure des mariées. Leur rôle de gardiennes de la vie romaine issue des divinités du monde souterrain était sacrement sérieux : en cas d’infidélité avérée, elles étaient enterrées vivantes, c’est-à-dire confiées à son véritable consort, le dieu du monde souterrain, le dieu créateur de vie dans le foyer. Car (selon l’interprétation ancienne) ils avaient profané la terre sous ses pieds, violé les lois, interprété les commandements comme lettre morte de sorte que l’alliance avec le Dieu du monde souterrain de la vie cosmique était rompue.

Une histoire raconte que dans la résidence du roi Tarquinius (-534/-509), un phallus sacré apparut au-dessus de l’âtre et engendra un fils princier dans la maison royale avec la servante Ocesia, la Vestale.

Note...- Le phallus était la force vitale engendrante du Dieu des enfers. - Pline l’Ancien (23/79 ; *Naturalis historia*) mentionne : parmi les “sacra populi romani” (les objets de sagesse du peuple romain), que les Vestales gardaient et vénéraient dans le temple de Vesta, figure également le “deus Fascinus”, le divin Fallus.

Conclusion. - Comme vous pouvez le constater, le couple “ dieu mâle / servante (Vestaline) “ joue ici un rôle qui appartient à la théologie politique (c’est-à-dire : la vie de l’État) de la Rome antique.

Faustine. - Y. Verbeeck, *La sexualité dans la magie*, Genève, 1978, 55, raconte. - Marc-Aurèle (empereur de Rome 161/180), penseur stoïque de l’Antiquité tardive, découvre que l’impératrice Faustine cherche à avoir une liaison avec un beau gladiateur (épéiste). - Il les “sanctifie” par un rite magique

: il fait tuer le gladiateur, recueille son sang et “baptise” Faustine avec celui-ci.

Raisonnement :

elle a profané la terre sous ses pieds, car elle a enfreint la loi et rompu l’alliance avec l’empereur et, à travers lui, avec le système étatique romain. - En les “trempant” dans le sang de son amant, il l’a rendue à son consort du monde souterrain, le dieu de la fertilité romaine. Elle a immédiatement rejoint son amant dans le même monde souterrain. En mélangeant sa force vitale sexuelle avec celle d’un gladiateur, elle était devenue “impure” et inférieure à son niveau de force vitale.

La raison fondamentale du règlement rituel de l’infidélité conjugale est clairement un abus de la force vitale et donc une question de dynamisme dans le domaine de la sexualité en tant que “mystère”, c’est-à-dire en tant que percée de l’autre monde - ici le monde des divinités “chthoniennes” (situées dans la Terre) - dans notre monde terrestre.

28. La danse de l’argie

Bibl. .. : Cl. Gallini, *La danse de l’argia* (Fête et guérison en Sardaigne), Verdier, 1988.

L’ auteur est un anthropologue culturel. - Le principal problème est la piquûre occasionnelle d’insectes (dont le latrodectus tredecimguttatus. Cette affection est très difficile à soigner et également très douloureuse. Il est traditionnellement clair qu’il ne s’agit pas d’un phénomène purement biologique. Le médecin peut traiter l’aspect naturel mais pas l’aspect occulte.

Argia. - Littéralement “multicolore”. - Les Sardes affirment que les argia sont des “âmes maléfiques”, c’est-à-dire des personnes décédées qui ont vécu de façon très peu scrupuleuse. Il arrive qu’une ou plusieurs de ces argia “habitent” un insecte. Celui qui est accidentellement piqué par un tel insecte subit tout d’abord un processus biologique mais partage la force vitale très maléfique d’une ou plusieurs argia.

Conséquence :

outre une éventuelle intervention médicale, un rite est nécessaire. Pour être encore plus précis : l’argia corrompt la force vitale de la personne piquée et de ceux qui l’entourent et qui en sont la cible (peut-être d’une colonie de peuplement d’autrefois). En ce sens, l’insecte est la présence visible et tangible de l’argia.

L'exorcisme.

Le "traitement" de l'argia en question consiste en partie à la menacer et en partie à l'attirer par des gestes et des paroles bienveillants jusqu'à ce que l'argia lâche prise.

Le terme "argia" est également utilisé au singulier, comme dans une plainte qui dit : "Cette argia vous a tous affligés mais elle est la Mera, la souveraine"... C'est comme si un esprit tutélaire féminin incitait les "mauvaises âmes" à faire le mal ou du moins le permettait.

Gallini - "L'argia, souveraine de la maladie mais aussi de la danse, pénètre dans le quartier et l'oblige à un rite qui est le seul moyen de le rendre inoffensif." (o.c., 35).

Note. - L'harmonie des contraires est encore une fois très tangible ici : la Maîtresse cause - également par les mauvaises âmes le mal, - mais elle est en même temps ensuite le remède (Gallini dit même : "Le seul" !). Il en va de même pour les âmes maléfiques. Si l'on s'approche d'elles par des rites précis, découverts grâce à l'ingéniosité et à la tradition, alors la Maîtresse et les mauvaises âmes deviennent "bienvenues", "bénéfiques".

Cela indique que le luim des deux, la Maîtresse et ses mauvaises âmes, est très décisif. Ce rôle fondamental du luim est caractéristique de l'ensemble des entités transitoires. Contrairement à Jésus ou à son Père céleste, elles sont imprévisibles.

Carnaval. - Gallini, o.c., 167/181 (Sexe, rire et jeu d'inversions), s'attarde sur la similitude entre le rite incantatoire concernant l'argia et le carnaval. - Les chansons érotiques et les obscénités rituelles parlent de rapports sexuels. Toujours pour persuader l'argia (au passage : c'est une sorte de rhétorique) de se montrer favorable ! Si nécessaire, les actes incitatifs - par exemple : toucher le patient avec le pied, sauter par-dessus le patient - sont accompagnés - on devrait dire " saucés " - par le soulèvement de la jupe pour montrer le sexe ou par l'exposition des seins. Ainsi o.c., 177s..

Note. - Cela montre clairement que les argia, le chef et les âmes, sont accros à l'eros et ne deviennent vraiment bienveillants que si on les approche, voire les traite, comme tels.

Résultat. - Soudain, l'affligé qui a été invoqué est pris d'un fou rire : il est guéri !

Remarque. - Les textes cités par l'auteur sont clairement syncrétiques, c'est-à-dire un mélange de l'inébranlable couche inférieure païenne et d'une mince couche supérieure "chrétienne".

Mais il y a plus : en accomplissant de tels rites - la sexualité fusionne et renforce les liens énergétiques - on résout provisoirement le sort douloureux d'une personne mordue, mais les responsables, qui "guérissent" aussi le mal, réclament une partie (sinon la totalité) de la force vitale des exorcistes pour se maintenir énergétiquement. Car tout acte - surtout de cette nature - exige la force vitale nécessaire et suffisante. Ainsi, à la longue - cela peut prendre des siècles - la fin est pire que le début. - C'est la raison pour laquelle l'épiscopat de Sardaigne est si dédaigneux des incantations de l'argia qui - selon l'écrivain - ont vécu jusque dans les années 60.

29. Erotisme et religion.

Introduction. - L. Bernard d'ignis, *Traite pratique du désenvoutement et du contre-envoutement*, Rennes, 2002, 66, écrit ce qui suit.

Un ami de l'auteur est allé consulter un magicien africain. D'abord très poliment, "pour son travail", il prit des mesures avec une cordelette de la tête aux pieds et autour de la taille et de la poitrine. Comme il poursuivait ces intimités, la femme voulait qu'il s'arrête. Il lui a alors suggéré "d'accélérer le travail" en lui faisant l'amour. Refusant courtoisement, elle lui demande s'il le fait avec les autres clients : "Bien sûr", dit-il. Ce à quoi elle a répondu : "Y en a-t-il qui sont d'accord ?" "Oui, avec la moitié d'entre elles, j'effectue des travaux sexuels".

Bernard d'ignis remarque : "Une relation sexuelle augmente l'échange d'énergie entre les deux partenaires. Mais, s'il y a une différence concernant l'évolution spirituelle, l'un peut facilement rendre l'autre impur au niveau subtil".

Le vaudou.

Demandez à un houngan, un magicien, en Haïti si le cœur du vodoe (vaudou) qu'il pratique est une forme de magie sexuelle, et il vous répondra, s'il vous fait confiance, "Oui, mais on ne parle pas de ça". "La magie sexuelle" doit être comprise comme le fait de travailler avec des forces vitales qui

jaillissent d'actes sexuels accomplis rituellement. Immédiatement, une telle chose est une forme de religion, et même pas de second ordre.

Le malaise.

Lorsque P.B. Randolph (1825/1875) a publié sa *Magia sexualis* vers 1868, les occultistes éloignés se sont lancés dans une véritable campagne : “Il a trahi les traditions. Il a révélé le mystère”. Seuls les initiés étaient autorisés à savoir de quoi il s'agissait.

Maintenant qu'une sorte d'érotisme sacré occidentalisé gagne même du terrain chez les jeunes (depuis les beatniks (1955+) et les hippies (1962+), entre autres) et qu'il est propagé par le rock et la pop, il semble opportun de dire quelque chose sur ce sujet, -surtout en prêtant attention aux axiomes qui le régissent.

Religion - M.F. Ashley-Montagu, *Coming to Being among the Australian Aborigines*, Oceania, 1937, écrit : “Il est possible que la chose la plus fondamentale dans la religion se réfère à la différence des sexes. Il s'agit, bien sûr, des religions non bibliques.

M. Eliade, *Traite d'histoire des religions*, Paris, 1953, 211/231 (La terre, la femme et la fécondité), parle de cela : “La terre (Gaia) a d'abord donné naissance à un être qui était une image d'elle, capable de la recouvrir entièrement, le Gesternde Hemel (Ouranos) (...). Ainsi Hésiode, *Theogonia*, 126v..

Ce couple primitif a consommé la première “hiérogamie”, le mariage primitif. Il a donné naissance à tous les êtres mythiques possibles (divinités, cyclopes, etc.). Les divinités s'empresseront de l'imiter et le peuple à son tour l'imitera avec le même sérieux sacré avec lequel il imite chaque événement primitif.”

Avec une telle chose, nous nous trouvons au cœur de la religion grecque antique. Eliade, o.c., note que la Terre est interprétée comme la source de la force vitale et de l'âme ainsi que de la fertilité (des plantes, des animaux, des personnes) : La Terre Mère est le berceau de tout ce qui vit. Ce qui donne à cette religion une dominante féminine.

La religion - B. Hell, *Le tourbillon des génies* (Au Maroc avec les Gnawa), Paris, 2002, 231/243 (La baraka, une force mystérieuse), fournit un autre modèle.

Les Gnawas sont une religion populaire qui pratique la possession. La baraka, la force vitale ou fluide, est au cœur de cette religion, un concept antérieur à l'islam. La force vitale est distribuée de deux manières.

1. Après avoir invoqué les esprits avec leur baraka, on prend de la nourriture et des boissons (lait, dattes, pain, etc.).

2. L'initié répand sa salive chargée de pouvoir (sur la tête, dans la paume de la main).

Hell. - Le lien entre l'ingestion orale et l'acte sexuel, d'une part, et la salive et le sperme, d'autre part, est suffisamment étroit pour suggérer dans la mentalité du Maghreb le concept de "fécondation" par la baraka comme très généralement admis.

En conséquence, il arrive souvent que, dès que la nourriture a été ingérée et la salive recueillie, le bénéficiaire soit immédiatement enivré" (o.c., 242). Hell a noté une forte similitude avec les rites du candomble brésilien (indiquant l'universalité).

30. Axiomatique.

De ces deux échantillons - choisis au hasard - les prémisses suivantes sont évidentes

1. Le dynamisme.

Nous renvoyons à ce sujet à G. van der Leeuw, *Phénoménologie der Religion* (Phénoménologie de la religion), Tubingen, 1956-2. Sans la croyance en la force vitale - en grec ancien "dunamis" - on ne comprend de l'érotisme sacré qu'une sorte d'épiderme pornographique. Dans les organes génitaux et ce qu'on en fait - dans l'esprit en premier lieu (c'est le rituel) - la force vitale est présente comme un fluide manipulable. Comme le dit Bernard d'ignis, par exemple, un jeu d'amour (note : également dans l'imagination) est une fusion et un échange d'énergies vitales avec tout ce que cela implique (comme une confrontation de destins par exemple).

Le dynamisme met en avant la triade "donné/demandé et solution" : quand l'érotisme sacré est fait et s'il veut vraiment être sacré, alors il est la "servante" de la vie cosmique (depuis avant la Bible). Et donc la solution des problèmes de la vie. Pas de porno, pas de prostitution.

2. Kratophanie.

En grec ancien, "Kratos" signifie "puissance" (énergie, force vitale). La "kratophanie" est la manifestation - dans les phénomènes qui témoignent de la "dunamis" - de la force. - Si les wijdadén érotiques sont ce qu'ils devraient être, il s'ensuit une certaine résolution des problèmes tels que la maladie, la perte de travail, la stérilité, etc.

Note - C'est dans ce sens que la magie sexuelle de Randolph - pour utiliser maintenant son terme grossier - est basée sur trois axiomes : la concentration spirituelle, l'astrologie (en tant qu'obscurcissement de l'implantation dans une partie du cosmos global), - toutes deux dirigées vers les forces vitales sexuelles duales de l'homme et de la femme.

Passons maintenant - à la lumière de ce qui vient d'être dit - à quelques exemples.

Les rites phalliques.

Bibl. st., J.-A. Dulaure, *Les divinités génératrices* (Le culte du phallus chez les anciens et les modernes), Verviers, 1974.

L'ouvrage date de 1805.- Il tente de situer parmi les religions le christianisme.- "Un culte qui nous paraît si étrange, un culte si omniprésent nonobstant l'objet, le phallus, maintenant perçu comme une immoralité, mérite qu'on (...) examine son origine, son mode d'apparition chez les différents peuples (...), ses abus." (o.c., 20).

Le témoignage d'Hérodote (-484/-425) dans ses *Historia*.

En tant que Grec évolué, il parle de la religion génitale : "Mais pourquoi ces figures (objets sacrés) ont-elles le membre masculin d'une taille si peu réaliste ? Pourquoi ces femmes (note : dans une procession ou un défilé sacré) ne bougent-elles que cela ? On donne une raison sacrée de cela mais je ne dois pas la mentionner".

Soit dit en passant :

Le phallus est aussi bien celui des chèvres et des taureaux que celui des hommes.-- Dulaure : "On a attribué à cette image isolée la même force de vie que le soleil du printemps. On voit le dynamisme !

Notes. - Les phallus sacrés et décorés de façon festive sont considérés comme la présence visible (ressemblance et cohérence) des divinités "génésiques" (contrôlant la fertilité).

Hérodote.

Les habitants de Mendès, une ville du delta du Nil, vénéraient la copule de la chèvre et du bouc comme suit : “Quelque chose s’est produit lorsque j’étais en Égypte, -quelque chose d’étonnant, dans la région de Mendès : une chèvre commet un rapport sexuel public avec une femme. C’était de notoriété publique”.

Note. - L’Hérodote évolué ne le comprend plus.-Mais il faut se référer à C.A. Meier, *Antike Inkubation und moderne Psychotherapie*, (Incubation ancienne et psychothérapie moderne), Zurich, 1949, 17.

“Le guérisseur divin est à la fois mal et remède. De lui s’applique le dicton divin apollinien ‘Celui qui a fondé le mal le restaure aussi’”. Ce que confirme W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, Amsterdam, 1947, 297 : Dis Pater, le dieu souterrain de la richesse dans la Rome antique, provoque des calamités mais est aussi le seul à apporter le salut.- C’est ce qu’on appelle “l’harmonie des contraires”.

Afin de se débarrasser du mal créé par les entités, on favorise la femme en la laissant vivre dans un animal visible - ici une chèvre - non pas pour le plaisir mais rituellement et magiquement, c’est-à-dire pour libérer sa force vitale qui se débarrassera du mal. De cette façon, la femme est un sauveur (guérisseur, par exemple).

31. Tantra.-

Bibl. :

-- K. Friedrichs / I. Fischer-Schreiber / F.-K. Ehrhard / M.S. Diener, *Dictionnaire de la sagesse orientale (Bouddhisme/ Hindouisme/ Taoisme/ Zen)*, Paris, 1989 ;

-- A. Mookerjee / M. Khanma, *La voie du Tantra (Art/ Science/ Rituel)*, Paris, 1978.- Nous choisissons ces deux ouvrages dans une littérature incommensurable.

Tantra.

La racine est ‘tan’, développement.- Mookerjee/ Khanma définissent : “Le Tantra (tantrisme) est une compréhension d’une méthode - systématique et méthodique - d’essais et d’erreurs, qui vise à une expansion de la conscience incluant le développement des capacités humaines de telle sorte que les propres forces de vie spirituelles de l’individu puissent obtenir des résultats”.

Note:-Tantra'-au Tibet, entre autres, les textes tantriques.

Asana.

Préalablement.- Les actes sexuels sont - par exemple dans le judaïsme, le christianisme et l'islam - destinés à la procréation et au plaisir,- soumis ou non à des normes (strictes).- Dans le tantrisme, ces deux interprétations sont dépassées par une troisième. Cela se manifeste, entre autres, dans l'asana tantrique, c'est-à-dire la posture d'unification de l'homme et de la femme (cette dernière est appelée "shakti") de telle sorte que les deux forces vitales sexuelles sont transformées (c'est-à-dire acceptées, purifiées et élevées à un niveau supérieur) en un sommet de force vitale. La fusion générale des forces vitales masculines et féminines, qui étaient séparées au départ, rend cela possible.

Remarque. - Cela rend le terme "tantrisme" interchangeable avec "shaktisme". Car le shakta, celui qui pratique le tantra, vénère la Déesse Mère, Shakti, comme la force vitale d'où s'élève toute vie cosmique.

Kundalini.

Le terme signifie "serpent, resp. force vitale propre au serpent". Mais qu'est-ce que ce "serpent" ? La force vitale de base qui détermine la vie cosmique est la force vitale sexuelle. Elle est enroulée (comme les serpents) dans le "shakra" inférieur.

Un shakra est un centre subtil qui recueille, transforme et redistribue les énergies. On ne le confond pas avec certains organes biologiques qui peuvent lui être apparentés. - Selon le kundalini yoga, il existe six centres fluidiques à l'intérieur de la colonne vertébrale, le plus élevé étant situé au-dessus de la tête. Ils sont reliés entre eux par un canal de matière fine.

Le grand axiome. - "Si la kundalini est éveillée de son sommeil, elle monte de centre en centre en se manifestant ainsi sous forme d'expansion de conscience incluant des découvertes spirituelles et des visions mystiques."

Méditation - Mookerjee/ Khanma - Toutes les formes de méditation - différentes selon les époques et les lieux - provoquent l'éveil de la kundalini et son ascension le long du canal rachidien, de telle sorte que la fusion avec - ce que l'on appelle en Orient - "la conscience cosmique" se produit.

Remarque. - Ce faisant, une triple maîtrise est présupposée :

1. maîtrise de la conscience (l'attention, cause de la méditation, ne doit pas se perdre dans les nullités) ;

2. maîtrise de la respiration (pranayama) ;
3. le contrôle de la sortie des cellules reproductrices mâles et femelles.

Remarque. Si ce triple contrôle, y compris la prise au sérieux des concepts de base du tantrisme, n'est pas présent, alors, si l'on éveille malgré tout la kundalini, on risque des folies de toutes sortes, des moins visibles aux plus voyantes. C'est ce que soulignent tous les "gourous" fiables.

Remarque. - Le concept le plus vulnérable dans ce qui vient d'être dit est celui de "conscience cosmique". Dans notre système occidental d'expérience et de pensée, la conscience est toujours la conscience propre à une personne vivante. Les choses mortes et les choses simples sont inconscientes.

La question occidentale est la suivante : " Si la conscience cosmique - appelée aussi " universelle " - existe, à quelle personne vivante appartient-elle ? " Est-elle de Dieu ? De la Déesse Mère ? Des trois dieux suprêmes et de leurs Shaktis ?

Le dynamisme supérieur répété (croyance en une force vitale raréfiée) est manifestement répandu. La science laïque occidentale, par exemple, refuse cette notion de base sacrée, mais n'a jamais encore fourni à l'ensemble du peuple la preuve convaincante qu'une telle chose n'existe pas. En raison de l'accent mis sur la force vitale, le tantrisme - quelle que soit la manière dont il est pratiqué, bouddhiste ou non - reste une religion.